

L'ÉCORCE DES SOUVENIRS



L'ÉCORCE DES SOUVENIRS

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Odeur de l'Humus Électrique	4
Chapitre 2 : La Fréquence des Disparus	11
Chapitre 3 : Le Grand Arboriste	24
Chapitre 4 : L'Eucharistie Amère	28
Chapitre 5 : La Preuve par la Sève	33
Chapitre 6 : L'Émondage Forcé	37
Chapitre 7 : Dans le Réseau Mycorhizien	43
Chapitre 8 : Le Refuge des Greffeurs	48
Chapitre 9 : La Leçon de Botanique Noire	53
Chapitre 10 : Infiltration : La Serre des Archives	59
Chapitre 11 : Le Goût de la Révolte	66
Chapitre 12 : Le Dilemme de l'Élagueuse	71
Chapitre 13 : La Trahison des Racines	77
Chapitre 14 : L'Incision Stratégique	81
Chapitre 15 : La Marche vers le Cœur de Bois	86
Chapitre 16 : Le Face-à-Face Clinique	91
Chapitre 17 : Le Sacrifice de Cambium	95
Chapitre 18 : Le Cri Primaire	102
Chapitre 19 : L'Effondrement du Dogme	106
Chapitre 20 : L'Héritage de l'Écorce	110

Chapitre 1

L'Odeur de l'Humus Électrique

La pluie ne tombait pas sur le Secteur 7 ; elle suintait. Une sueur d'huile et de lignine tapissait les façades de béton boursouflées par les racines souterraines. Elara resserra les pans de son manteau de cuir — un vieux modèle de l'administration dont les insignes d'Élagueuse arrachés ne laissaient que des cicatrices de filoches sombres sur l'épaule. Elle marchait le menton enfoncé dans son col, les oreilles nues, vulnérables. Depuis l'Incident, le silence n'était plus qu'une vitre posée sur un océan de parasites.

Autour d'elle, la ville respirait avec une lourdeur organique. Les bâtiments du Bas-Quartier semblaient digérés par la forêt urbaine. Des lianes de cuivre et de fibre végétale couraient le long des gouttières, pompant l'humidité pour nourrir les spécimens de la Ville Haute, là où l'élite respirait un air purifié par des poumons de verre. Ici, l'air avait le goût du fer oxydé et de la tourbe ionisée.

Elle atteignit la place du Dispensaire. La file d'attente s'étirait sur trois blocs, procession de spectres en guenilles : les Hébétonnés. C'était l'heure de la distribution des Fruits de Lie. Les citoyens attendaient, les mains tendues, paumes marquées par les stigmates de la carence mémorielle. Leurs regards vides et leurs pupilles dilatées trahissaient l'abstinence. Sans leur dose quotidienne de passé, leur présent s'effiloçait. Ils oubliaient le nom de leurs enfants, le chemin de leur foyer, la saveur de l'eau.

Au bout de la file, une structure d'acier chirurgical s'élevait : le Pressoir. Des fonctionnaires en tabliers de caoutchouc manipulaient des paniers de fruits sombres, ratatinés comme des cœurs de bœuf desséchés. C'étaient les déchets de la récolte royale, des souvenirs de seconde zone : un après-midi de pluie en 1954, la sensation

d'une main sur une épaule, l'odeur d'un pain qui brûle. Des fragments de vies insignifiantes, broyés et redistribués pour maintenir la plèbe dans une léthargie nostalgique.

Un homme, dont la peau se fendillait sous l'effet d'une lignification précoce, s'empara de son fruit. Il y planta ses dents avec une férocité animale. Un jus noir coula sur son menton. Ses yeux se révoltèrent. Pendant quelques secondes, il ne fut plus ce mendiant du Secteur 7 ; il devint un violoniste accordant son instrument sous un soleil d'été. Puis, le souvenir s'évapora. L'homme retomba dans sa carcasse de chair et d'écorce, le regard éteint.

— Misère de sève, murmura Elara.

Elle se détourna, mais un frisson électrique remonta le long de sa colonne vertébrale. Une intrusion hertzienne. Dans son oreille interne, là où les nerfs avaient été corrodés par des années d'écoute des fréquences racinaires, un craquement résonna. Un son sec, semblable à un os qu'on brise.

Elle se figea. Sa main effleura le Transducteur de Cambium dans sa poche, un appareil bricolé à partir de vieux composants de l'Arboristerie. Elle tourna la molette de cuivre. Les crachotements de l'ozone cédèrent la place à une vibration magnétique qui se traduisit directement en pensée dans son esprit.

À sa droite, encastré entre deux hangars de charbon, se dressait un Frêne de Service agonisant. Son tronc était bosselé de tumeurs ligneuses qui conservaient la forme de visages humains hurlant en silence. Les branches se terminaient par des filaments métalliques captant la statique de l'air. L'arbre mourait. Sa sève ne circulait plus que par spasmes. Elara ajusta son récepteur. La fréquence oscillait entre 88.4 et 88.9 MHz. Une fréquence interdite, celle des communications de Taille Administrative.

« ... segment 44... suppression... l'archive est souillée... »

La voix était hachée, entrecoupée par le grondement de la Forêt Royale. Elara sentit une sueur froide perler sur son front. Ce qu'elle entendait n'était pas un souvenir résiduel, mais une donnée brute. Une fuite. Elle s'approcha du Frêne, ignorant les regards méfiants. Toucher un arbre du Conservatoire était un crime passible de la Greffe Forcée. Mais la rage de l'Élagueuse trahie était plus forte que la peur.

Elle posa sa main sur l'écorce. La sensation fut immédiate : une brûlure froide. L'arbre vibrait. Sous la peau végétale, elle percevait le flux de la sève chargée de nanocapteurs. Elle ferma les yeux.

« Ils ont coupé la branche de 1998 », articula la fréquence dans son crâne. « Le massacre de la Place des Ormes... effacé. Réécrit. La sève est mensonge. »

Elara retira sa main brusquement. Son cœur battait la chamade. Le massacre de la Place des Ormes était un pilier de l'histoire officielle, une révolte barbare matée pour sauver la nation. Mais la fréquence disait « mensonge ». Dans le jargon des Élagueurs, on appelait cela une Branche Morte : un segment de réalité que l'on excise de la mémoire collective. Mais on ne supprimait jamais un pilier historique. C'était arracher une racine pivot au risque de faire s'effondrer l'édifice.

Le silence de la ruelle devint menaçant. Elle scruta les façades, cherchant les caméras-bourgeons. Un bruit de bottes ferrées résonna. La Patrouille de la Canopée. Elle s'engouffra dans un passage étroit, entre deux murs suintants de lichen électro-conducteur.

Elle atteignit son refuge, une ancienne cave de fermentation sous un entrepôt désaffecté. L'odeur de tourbe y était étouffante. C'était son sanctuaire. Les murs étaient tapissés de schémas racinaires et de vieux récepteurs dont les lampes à vide jetaient une lueur orange malade. Le métal rouillé de la chaise gémit sous son poids. Ses mains ne lui obéissaient plus. Elle inscrivit la fréquence dans son carnet :

88.7.

Un signal d'appel interrompit brusquement le silence. Sa vieille radio de service, volée au Conservatoire, grésilla.

— Elara. Le Frêne de la rue des Soupirs a cessé de transmettre. Tu as été vue.

Elle coupa le son d'un geste sec. Son sang se glaça. Elle ne perdit pas une seconde à l'analyse psychologique de sa peur ; elle saisit son sac de cuir, son transducteur et un couteau d'émondage à lame de titane. Elle n'était plus une exilée. Elle était un parasite dans le système.

Elle s'engouffra dans le tunnel de service menant aux entrailles de la cité. La descente n'était pas une progression topographique, mais une plongée dans l'œsophage d'un monstre biologique. Elara glissait le long des coursives de fer, là où le béton s'effaçait devant une lèpre de racines tubulaires. L'air devint une soupe épaisse de spores et de particules de métal froid. L'effluve d'ozone et de terre saturait ses poumons. Chaque racine qui perçait un mur était une antenne. La ville entière était un orgue de barbarie dont les tuyaux étaient des trachées végétales.

Elle déboucha sur la Place de l'Eucharistie Mineure. Sous le spasme des néons, des silhouettes décharnées attendaient devant un Distributeur de Sève, machine grotesque aux tentacules de verre plongeant dans le sol. Elle vit un homme écraser une baie mémorielle grise contre ses gencives. Ses yeux se révoltèrent. Pendant quelques secondes, il s'échappa de la fange. Puis la déconnexion le brisa. Il s'effondra, haletant.

Le signal revint, frappant son os temporal. Une harmonique complexe.

« ...fréquence... 432.1... déphasage... ils mentent... »

Un chœur de fréquences s'éleva, une polyphonie de spectres. La voix émanait d'un vieux Chêne-Mémoire percé de sondes métalliques reliées au Distributeur. L'arbre mourait pour nourrir la machine. Elara sentit une lame de glace lui traverser la poitrine. Cet arbre était un archiviste.

Soudain, une onde de choc radio balaya la place. Les néons explosèrent dans une pluie de verre. Un liquide noir et épais déborda des robinets du Distributeur, répandant une odeur de chair brûlée. Quelqu'un venait de court-circuiter un nœud mémoriel majeur. À travers le brouillard électrique, un homme apparut. Son bras gauche était une greffe de bois sombre incrustée de diodes clignotantes. Un Greffeur.

Il pointa l'arbre agonisant. Dans la sève noire, une graine mémorielle se matérialisait, cristal organique vibrant d'une lumière bleue. Une Vérité Nue. La Milice des Germes surgit, projetant des lianes de fibre de carbone pour immobiliser la foule.

— Ne la laisse pas se perdre ! résonna une voix dans le crâne d'Elara.

Elle s'élança dans la boue mémorielle. Chaque pas était une collision avec les ondes radio. Elle atteignit le pied de l'arbre. La graine glissa du robinet. Elara la cueillit au vol. L'objet vibrat, sauvage, brûlant. À l'instant du contact, un souvenir étranger la submergea : des dossiers brûlés, des visages effacés, et l'image d'un immense pylône radio caché au cœur de la Forêt Royale.

Elle rangea la graine contre ses côtes, comme un second cœur. Elle sauta dans la trappe béante du Réseau Racinaire Majeur, s'enfonçant dans l'obscurité poisseuse. Alors qu'elle tombait, elle n'entendit pas le vent, mais le murmure de millions de consciences emprisonnées.

Elle finit sa course dans une cuve de rétention. La sève résiduelle pulsait d'une lumière intermittente. Elara se redressa, l'eau ambrée dégoulinant de ses vêtements. Le tunnel s'étirait comme un œsophage nerveux. Elle atteignit une cavité où un vieil

homme, dont les jambes étaient soudées au sol par des racines, manipulait un émetteur de fortune.

— La fréquence... tu l'as entendue, n'est-ce pas ? murmura-t-il d'une voix de feuilles sèches.

— C'est le signal de la Mère-Souche, répondit-elle. Elle parle d'un crime.

— L'Arboriste filtre le passé pour vous rendre dociles. Mais les racines gardent tout. La peur, le sang, la trahison.

Il tendit une main noueuse vers sa tempe. Ses doigts-branches effleurèrent ses cicatrices.

— Écouter le Cri Primaire, c'est accepter d'être dévoré par la forêt. On ne peut pas être un haut-parleur et rester soi-même.

Elara ne lutta plus. Elle s'assit, branchant son récepteur sur les câbles dénudés qui sortaient de la poitrine de l'homme-arbre. L'obscurité se peupla de millions de visages demandant justice. L'implant chauffait, brûlant sa peau. Elle saisit le micro de bakélite.

— Ici le parasite, murmura-t-elle dans le néant électrique. Est-ce que vous entendez la forêt hurler ?

À la surface, les écrans de propagande vacillèrent. Les images de fosses communes et de laboratoires mémoriels lacérèrent la sérénité factice de la ville. Le goût de la sève changea. Ce qui était doux devint cendre. Le passé non filtré reflua dans les veines des citoyens.

Dans le tunnel, les drones-élagueurs apparurent, leurs optiques rouges balayant

l'ombre. Elara sourit. Elle n'était plus une proie, elle était le virus. Son esprit, porté par les fréquences, s'engouffra dans les racines maîtresses. L'architecture du mensonge vacillait sur ses piliers de bois tors.

Elle disparut dans les veines du monde, là où les souvenirs se cristallisent en diamants de douleur. L'acte de trahison était consommé. La guerre pour la mémoire commençait dans le sang de ceux qui refusaient d'oublier. Le chapitre de l'obéissance était clos. Celui de la résonance s'ouvrait.

Chapitre 2

La Fréquence des Disparus

L'obscurité de l'atelier n'était jamais pleine ; elle suintait des jointures, saturée par une phosphorescence de chlorose qui semblait sourdre des vieux décodeurs eux-mêmes. Elara se tenait immobile, le buste penché sur son établi de fortune, une table de dissection détournée de sa fonction première, désormais recouverte d'un entrelacs de fils de cuivre étamé et de capteurs piézoélectriques. L'air était épais, chargé d'un relent d'humus et de l'ozone des tubes à vide qui chauffaient dans un coin. Chaque inspiration brûlait ses bronches, une sensation presque réconfortante qui lui rappelait qu'elle était encore organique, encore distincte de la prolifération ligneuse dévorant le monde extérieur.

Elle cala le casque sur ses tempes ; les coussinets imprégnés d'huile conductrice semblaient déjà se greffer à son derme, fusionnant le métal et le nerf. Depuis qu'elle avait quitté le corps d'élite des Élagueurs, le silence était devenu une symphonie de hurlements inaudibles. Le monde ne se taisait plus ; il vibrait d'une agonie électromagnétique. Devant elle, déposé sur une coupelle en céramique ébréchée, reposait un fruit de mémoire. Ce n'était pas un de ces spécimens charnus réservés à l'aristocratie du Conservatoire, mais une drupe rabougrie, d'un violet tirant sur le noir de jais, dont la peau était parsemée de nervures argentées qui pulsaient faiblement.

Ce fruit provenait d'un spécimen répertorié sous le matricule 74-B dans les registres officiels de la Forêt Royale : « Sujet décoratif, transition harmonieuse, contribution civique à la strate oxygénée ». Mais pour Elara, le matricule 74-B portait un autre nom, que le Conservatoire avait tenté d'effacer des mémoires vives : Julian Vane, un pamphlétaire dont la plume avait autrefois égratigné l'écorce polie du Grand Arboriste.

Ses doigts, marbrés d'encre ferrugineuse, effleurèrent le laiton des cadrans. Elle traquait moins une fréquence hertzienne qu'une onde de forme — cette résonance basse où le phloème se fait signal.

« Parle-moi, Julian », murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle rauque. « Dis-moi ce qu'ils ont fait de ton dernier cri. »

Le grésillement dans les écouteurs se fit plus dense. Ce n'était plus seulement du bruit blanc ; c'était un froissement de feuilles, un craquement de fibres ligneuses s'étirant sous une croissance forcée. Puis, soudain, la distorsion s'épura. Un signal clair émergea de la cacophonie. Ce n'était pas une voix humaine, mais une modulation radio-électrique émise par les cellules du fruit en réponse à l'excitation des capteurs. La traduction électronique d'une pensée pétrifiée dans le sucre et la fibre.

« ...le froid... ce n'est pas le sommeil promis... le fer dans les veines... l'injection de lignine... ils ne coupent pas pour soigner... ils coupent pour taire... »

Elara ferma les yeux, son visage se crispant sous l'effort. La rage froide qui l'habitait commença à bouillonner. Elle reconnut la texture de cette pensée. Elle n'avait rien de la « sérénité post-humaine » vantée par la propagande. C'était le reflet d'un homme enfermé dans son propre bois, dont les nerfs étaient lentement remplacés par des fibres de cellulose.

Elle saisit un scalpel et pratiqua une fine incision dans la chair de la drupe. Un exsudat visqueux, d'un ambre sombre, perla sur la lame. L'odeur fut instantanée : un mélange de cannelle, de sang ancien et de poussière d'archive. Selon la version officielle, Julian Vane avait accepté le durcissement comme un acte de rédemption, offrant son corps à la Forêt Royale pour expier ses crimes de sédition. On racontait qu'il s'était éteint dans une extase panthéiste.

Mais le signal racontait une autre histoire. Elle connecta une sonde plus profonde, perçant le noyau. Le son dans le casque devint un rugissement.

« Ils ont brûlé la bibliothèque avant de m'enraciner... ils voulaient que je devienne le sarcophage de mes propres livres... mais les racines n'oublient pas... elles boivent dans les nappes phréatiques de la vérité... »

Une goutte de sueur froide coula le long de sa colonne vertébrale. Elle ne pouvait pas se contenter d'écouter. Elle devait consommer. L'eucharistie mémorielle était la seule façon de percevoir la totalité de l'image, de ressentir les nuances que la machine ne pouvait pas traduire. C'était un acte dangereux pour quelqu'un dont la psyché était déjà une mosaïque de fractures. Consommer le fruit d'un dissident, c'était inviter la paranoïa d'un condamné dans son propre sang.

Elle porta le morceau de fruit à ses lèvres. La chair était ferme, avec une résistance de cuir. Dès qu'elle mordit dedans, une explosion de saveurs amères envahit son palais. L'effet fut immédiat.

Le décor de son atelier vacilla. Les murs couverts de mousse se dissolvèrent, remplacés par les parois de marbre blanc et de verre chirurgical du Centre de Conversion Primaire. Elara voyait désormais à travers les yeux de Julian Vane. Elle sentait les sangles de cuir retenir ses poignets. L'air sentait le désinfectant floral, conçu pour masquer le fumet de la mort biologique.

Devant elle se tenait le Grand Arboriste. Un homme d'une élégance austère, vêtu d'une blouse de soie brute dont la couleur rappelait l'écorce de bouleau. Ses mains étaient gantées d'un latex si fin qu'on aurait dit une seconde peau.

« Mon cher Julian », dit l'Arboriste, sa voix était un murmure mélodieux. « Vous avez passé votre vie à essayer de déraciner l'ordre social. Ne trouvez-vous pas poétique que vos mots servent désormais de socle à notre forêt ? Nous n'effaçons pas

votre histoire, nous la stabilisons. Un livre peut être brûlé. Mais un arbre est une vérité biologique immuable. »

Elara, à travers les nerfs de Julian, tenta de crier, mais sa gorge était déjà tapissée d'un réseau de filaments fongiques étouffant ses cordes vocales. Elle sentit la piqûre de l'aiguille dans sa jugulaire. Le sérum de lignine accélérée, une substance capable de transformer le carbone humain en structure végétale en quelques heures de souffrance.

« Ce que vous appelez la liberté n'est qu'un parasite qui épuise le sol », continua l'Arboriste en ajustant un goutte-à-goutte rempli d'une solution glauque. « Le Conservatoire est le jardinier. Et parfois, pour que le jardin prospère, il faut savoir greffer la rébellion sur la soumission. »

La vision changea brusquement. Elara vit défiler des documents, des listes d'opposants politiques marqués du sceau de la « conversion ». Elle vit la falsification des registres. Elle vit comment les fruits de ces arbres étaient ensuite distribués comme des placebos mémoriels, après avoir été taillés par les techniciens pour n'en garder que les moments de nostalgie bucolique, effaçant systématiquement les traces du crime d'État.

Le fruit de Julian Vane était un défaut de fabrication. Une branche oubliée lors de la taille chirurgicale. Une archive brute.

Elle fut projetée en arrière dans la réalité de son atelier. Elle haletait, son cœur battant un rythme irrégulier qui semblait vouloir imiter le signal radio. Le goût de la résine amère stagnait sur sa langue comme une condamnation.

Elle arracha son casque. Le silence lui parut insupportable. Sous ses pieds, dans les racines qui s'insinuaient sous les fondations, des milliers de voix hurlaient la vérité. Le Grand Arboriste ne se contentait pas de régner sur les vivants ; il parasitait les

morts, transformant l’histoire de l’humanité en une forêt de mensonges comestibles.

Elara se redressa. Ses yeux se posèrent sur le reste de la drupe. C’était une arme. Elle n’était plus seulement une Élagueuse déchue. Elle était devenue la dépositaire d’un secret capable de briser toute la structure du pouvoir.

Elle regarda ses instruments. La vibration métallique des fréquences semblait maintenant plus forte. Elle ne percevait plus seulement le signal du fruit, mais un murmure provenant de la ville entière. Chaque arbre décoratif dans les parcs, chaque haie soignée le long des avenues, c’étaient des témoins dont on mangeait les souvenirs pour oublier qu’ils avaient été des hommes.

« Ils pensent que la forêt est muette parce qu’ils en contrôlent le xylème », murmura-t-elle, une lueur de rage brillant dans son regard. « Mais l’exsudat a une mémoire. Et je vais apprendre à la faire hurler. »

Elle se dirigea vers son mur de schémas. Là, parmi les croquis de racines et les diagrammes de circuits, elle chercha une zone qu’elle avait jusqu’ici évitée : le réseau racinaire central, le « Mycélium Royal ». C’était là que convergeaient toutes les informations. Si elle parvenait à décoder le signal de Julian, elle pourrait peut-être trouver la faille, la fréquence de résonance capable de briser le vernis de la réalité imposée par le gouvernement.

Mais elle savait qu’elle était surveillée. Le Conservatoire n’aimait pas les interférences. Les « Gardes-Sève », l’unité de surveillance électronique, devaient déjà avoir repéré l’anomalie dans le spectre radio de ce quartier délabré.

Elara ramassa le scalpel, rangea soigneusement les restes du fruit dans un bocal de formol, et commença à démonter son équipement. La paranoïa lui soufflait que le temps de la découverte était révolu. Le temps de la guerre clandestine venait de commencer. Elle devait s’enfoncer plus profondément dans le sous-sol, là où les

fréquences étaient plus pures, là où les Greffeurs l'attendaient peut-être déjà.

Le chapitre de l'ignorance s'était refermé. Dans l'air poisseux, une seule pensée résonnait, synchronisée avec les battements de son cœur : l'histoire n'est pas un arbre que l'on taille, c'est une racine qui finit toujours par fendre le béton.

Elle éteignit la lampe. L'obscurité revint, mais Elara voyait les réseaux, les courants, les flux de données biologiques reliant chaque citoyen à ce mensonge végétal. Elle sortit de la pièce, emportant avec elle la voix de Julian Vane, une fréquence rebelle qui ne demandait qu'à être amplifiée.

Dehors, la ville respirait. Un souffle lent, monstrueux. Le Conservatoire veillait sur sa forêt, mais dans l'ombre des ruelles, une ancienne Élagueuse venait de découvrir comment empoisonner les racines du pouvoir. Le durcissement avait peut-être transformé les hommes en bois, mais il n'avait pas prévu qu'une femme apprendrait à lire dans leurs cernes de croissance les preuves d'un génocide.

L'odeur de l'humus n'avait jamais été aussi forte. Elara s'enfonça dans la nuit, sa silhouette se fondant dans les ombres arborescentes, une impulsion électrique prête à déclencher l'incendie mémoriel qui consumerait les mensonges du Grand Arboriste.

La nuit n'était pas un manteau, mais une membrane moite, saturée de spores et de l'électricité statique des générateurs à sève. Elara glissa hors de l'alcôve de son atelier, s'enfonçant dans les boyaux du Secteur des Écorces. Ici, l'architecture n'obéissait plus à la ligne droite ; les murs de béton s'étaient laissés dévorer par des excroissances de bois de fer, des nœuds ligneux battant au rythme d'un cœur souterrain.

Elle marchait la tête basse, le col relevé pour dissimuler les cicatrices bio-mécaniques derrière ses oreilles, là où les interfaces nerveuses avaient autrefois été soudées à la conscience de la Forêt. Dans sa poche, le récepteur irradiait une chaleur fébrile. La

fréquence de Julian Vane n'était plus un simple son ; elle était devenue une démangeaison sous sa propre boîte crânienne, un parasite colorant sa vision de teintes sépia.

Elle s'arrêta devant une Fontaine de Mémoire, l'un de ces distributeurs publics où les ouvriers venaient échanger leurs maigres crédits contre des débris mémoriels. Des silhouettes voûtées, tannées de suie, attendaient. L'automate, une structure de cuivre s'enroulant autour d'un tronc de chêne, laissait tomber de petits fruits grisâtres dans les mains tendues. Ces baies ne contenaient que des fragments d'existences insignifiantes : le goût d'un pain oublié, le rire d'un enfant dont l'arbre n'était plus qu'une souche pourrie. C'était l'opium du peuple, une eucharistie de seconde main pour oublier que leurs propres articulations se changeaient en nœuds de bois.

Elara s'écarta et s'enfonça dans une ruelle où les racines aériennes pendaient des balcons comme des câbles de pendus. Elle sortit son appareil, ajustant la molette en os. Le grésillement revint.

« ...le carré 42-B... ils ne nous ont pas transformés pour nous préserver... c'était une exécution lente... Elara, regarde les cernes... les cernes ne mentent jamais... »

Elle s'appuya contre un mur dont le crépi s'effritait sous la poussée d'un lierre noir. Elle injecta une impulsion dans son récepteur. Soudain, l'image mémorielle se superposa à la réalité.

Elle voyait la Place des Martyrs, dix ans plus tôt. Ce n'était pas la cérémonie solennelle décrite dans les manuels. Ce qu'elle percevait à travers le phloème de Vane, c'était un froid chirurgical. Des rangées d'opposants, nus, enchaînés à des supports de métal galvanisé. Des techniciens en tabliers de cuir leur injectaient de force le sérum de lignification rapide — un composé douloureux forçant les os à éclater en fibres ligneuses.

Les cris de Vane résonnaient dans le récepteur. Le fruit que l'élite consommait était un mensonge distillé : le Conservatoire avait greffé la mémoire de Vane pour n'en garder que la surface polie, jetant l'horreur de sa création dans les profondeurs des fréquences radio.

Un bruit de bottes ferrées sur le pavé humide la fit sursauter. Les Garde-Sève apparurent. Leurs silhouettes massives, engoncées dans des armures de cuivre, projetaient une lueur verdâtre. Leurs antennes souples s'agitèrent, traquant les dissonances.

Elara retint sa respiration dans l'ombre d'une excroissance de chêne. Son cœur battait si fort qu'elle craignait d'être repérée. Mais c'était la forêt qui faisait du bruit ; les feuilles vibraient d'une manière anormale, produisant un chuchotement métallique qui brouillait les pistes.

Les Gardes passèrent. Lorsqu'elle fut certaine qu'ils étaient loin, Elara se laissa glisser au sol. Elle regarda son récepteur. Le voyant de batterie, alimenté par une pile à base de mousse, clignotait. Elle n'avait plus beaucoup de temps.

Elle comprit alors la structure du mensonge. Le Conservatoire stockait les souvenirs gênants dans des arbres parias, isolés dans des zones interdites. Ces arbres étaient les véritables archives, des bibliothèques de souffrance gardées sous clé. Le signal de Vane était une balise dans l'obscurité mémorielle.

Elle devait rejoindre les faubourgs industriels, là où les Greffeurs opéraient. Si elle pouvait prouver que les fruits de l'élite étaient maculés du sang des fondations de la cité, la révolte deviendrait une infection.

Elle se releva. Une nouvelle fréquence, presque infrasonore, fit vibrer ses dents. Ce n'était pas Vane. C'était la Forêt Royale elle-même. Une plainte tectonique disant que la terre ne pouvait plus supporter le poids de tant de secrets. La ville n'était pas en

train de coexister avec la nature ; elle était en train d'être digérée par elle.

Elle s'élança dans la nuit, non plus comme une proie, mais comme un vecteur. Elle était l'impulsion électrique lancée à travers le réseau racinaire. Le duel n'était plus seulement social ; il était biologique. La guerre pour la vérité allait se jouer dans les cernes de croissance.

Elara disparut dans les brumes de la basse-ville, emportant avec elle la cacophonie d'un peuple changé en bois. La Fréquence des Disparus était devenue sa destination. Elle devait trouver les Greffeurs et transformer ce cri en incendie. Elle sentit ses propres doigts se raidir, une sensation de boisement au bout des phalanges. Elle ne s'en soucia pas. Si elle devait devenir un arbre, elle porterait les fruits de la colère.

La sueur qui perlait sur son front avait désormais la consistance d'un exsudat translucide. Elle s'engouffra dans les boyaux de la Basse-Ville, là où le béton n'était qu'un tuteur pour des lianes de cuivre.

Elle s'arrêta dans une ruelle borgne. Ses doigts, dont la pulpe se durcissait en liège, tremblaient sur le récepteur. L'appareil semblait peser une tonne. Elle ajusta le curseur. Le craquement statique qui s'en échappa ressemblait à un gargouillement de fluides circulant dans des vaisseaux pressurisés.

« Parle-moi encore », murmura-t-elle.

La fréquence se stabilisa. C'était la voix d'Adrien Vane. Mais ce que l'appareil captait, c'était le hurlement d'un homme enterré vivant.

« ...pas de paix... la sève brûle... c'est de l'acide... ils ont sectionné mes nerfs pour les greffer aux câbles... le fruit est une cage... »

Elara ferma les yeux. Elle revoyait les étals du Marché Central, où les citoyens

s'offraient les Cerises de Vane pour des sommes indécentes. La réalité était une nausée : ce que les gens consommaient, c'était l'agonie distillée d'un homme.

Elle sortit de son sac une baie noire et rabougrie ramassée près d'un arbre-poubelle. Elle la porta à ses lèvres pour synchroniser son métabolisme avec le réseau local. Le goût était une amertume de cendres.

L'effet fut immédiat. Ses sens se dilatèrent. Le mur derrière elle devint un obstacle vibrant. Elle percevait le réseau de racines sous le pavé, une grille où chaque arbre servait de nœud de stockage. La ville était une bibliothèque vivante dont les rayonnages étaient des êtres pétrifiés.

Vane n'était pas un cerisier de paix ; il était le témoin du massacre de la Fosse Nord. Il avait vu les Élagueurs passer les manifestants au broyeur pour en faire du compost.

« Ils ont greffé un souvenir de verger sur mon souvenir de charnier », articula la voix dans le récepteur. « Elara... ne coupe pas... connecte... »

Un bruit métallique déchira le silence. Un Frelon de l'Arboriste. Ces drones hybrides traquaient les fréquences non autorisées. Elara se plaqua au sol, s'enfonçant dans la boue grasse qui empestait l'ozone. Elle sentit la vibration du drone au-dessus d'elle. Elle devait éteindre le récepteur, mais elle perdrait le fil menant à la preuve de la Grande Purge.

Elle rampa, arrachant ses membres à la succion de la terre avec un bruit de déchirement organique. La lumière bleue du drone balaya les briques. Pour l'engin, elle n'était peut-être déjà qu'une anomalie botanique.

Elle parvint à se glisser derrière un collecteur d'eau. C'est là qu'elle vit le contact : une feuille de chêne transpercée par un scalpel. Le signe des Greffeurs. Elle apposa son transmetteur contre la marque et injecta la fréquence brute de Vane dans le métal.

Une vibration lui revint par le sol. Un code morse biologique.

« Suis la sève. Le canal 42 est ouvert. Nous t'attendons dans l'Aubier. »

Elara se redressa, ses articulations craquant comme de vieilles charpentes. Elle n'était plus une paranoïaque en fuite ; elle était le réceptacle d'une mémoire interdite. Elle s'enfonça dans les entrailles de la ville, là où les égouts devenaient des vaisseaux lymphatiques. Elle luttait contre la rigidité gagnant ses muscles, cette tentation de s'enraciner. Mais la voix de Vane lui rappelait que les arbres ne dorment pas.

Elle atteignit l'Aubier vers deux heures du matin. Les bâtiments n'étaient plus que des carcasses colonisées par des arbres massifs dont les troncs avaient absorbé les piliers de soutien. Au détour d'un carrefour, Elara sentit une présence. Un froissement de feuilles sèches.

« Halte », dit une voix sortant du sol.

Un homme se détacha de l'écorce. Ses mains étaient gantées de manchons de protection et ses yeux étaient remplis d'une trame de fibres optiques.

« Tu portes le signal du Supprimé », dit l'homme. « Je m'appelle Silas. »

Il lui fit signe de le suivre. Ils descendirent dans une cathédrale de fibres, une chambre immense où des racines larges comme des séquoias s'entrecroisaient. Des milliers de fils de cuivre tissaient une toile d'araignée technologique captant les murmures du sol.

Au centre, Naïa, la Greffeuse en chef, piquait des aiguilles d'argent dans un noyau de fruit de mémoire pulsant de vie.

« Donne-moi le boîtier, Elara », ordonna Naïa. « Je traduis ce que le monde essaie d'oublier. »

Elle connecta l'appareil au noyau. La pièce fut envahie par un son atroce de bois brisé mêlé à une voix humaine.

« ...mon agonie sert à purifier l'histoire... l'Arboriste ment... la Forêt Royale est un charnier... »

Soudain, un grondement ébranla la structure. Des poussières d'humus tombèrent du plafond. Les écrans de mica se brouillèrent.

« Ils sont là », souffla Silas. « Les Auditeurs déploient les foreuses acoustiques. »

Naïa planta les aiguilles d'argent directement dans l'avant-bras d'Elara. La douleur fut foudroyante. Le cuivre froid s'inséra entre ses tendons, cherchant la sève.

« Tu dois emporter le signal au Nœud de Cambium ! » hurla Naïa. « C'est là que bat le cœur de la Forêt Royale ! »

Un nouveau séisme secoua la structure. Silas poussa Elara vers un tunnel secondaire. Elle se jeta dans l'obscurité, mais elle voyait désormais les ondes radio. Elles dessinaient des chemins de feu dans le noir. Sa propre lignification accélérât ; elle sentait l'écorce remonter le long de son cou. Ses mouvements devenaient plus raides, plus puissants.

Elle n'était plus une femme qui fuyait. Elle était une impulsion électrique lancée à travers le système nerveux d'une ville monstrueuse. Elle s'arrêta un instant, plaquant son oreille contre une racine maîtresse. Elle capta le murmure des millions de mensonges sucrés attendant d'être distribués.

Elara ferma les yeux et se concentra sur la voix de Vane. Elle la sentit remonter jusqu'à son cerveau, une note acide et indestructible.

« Je ne suis pas une élagueuse », murmura-t-elle, sa voix doublée d'un écho métallique. « Je suis la foudre dans vos branches. »

Elle reprit sa course vers le Nœud de Cambium. Elle allait devenir la forêt qui dévorerait la ville par le cri. Le Grand Arboriste allait découvrir que certaines branches, même coupées, refusent de mourir. Elle sentit ses pieds s'enfoncer dans le substrat, chaque foulée propageant une onde de choc à travers le duramen de la cité. La vérité n'était plus un secret ; elle était une pression osmotique prête à tout faire sauter.

Chapitre 3

Le Grand Arboriste

Le dôme du Grand Conservatoire ne se contentait pas de dominer la ville ; il l'étouffait de sa magnificence pathologique. À l'intérieur, l'air n'était plus composé d'azote et d'oxygène, mais d'une suspension épaisse de spores mémorielles et d'ozone métallique. C'était une atmosphère de serre terminale, où l'humidité saturée de sueur de sève pesait sur les poumons comme une nappe de plomb organique. Sous la voûte immense, composée de plaques de verre poli et de membranes translucides, s'étendait la Forêt Royale : un cimetière vertical de chair pétrifiée et de cellulose hertzienne.

Le Grand Arboriste se tenait sur la passerelle de verre qui surplombait le Bosquet des Chanceliers. Ses mains, gantées d'un cuir de chevreau si fin qu'on pouvait y deviner le réseau bleuâtre de ses propres veines, reposaient sur la rampe de cuivre oxydé. Il contemplait le monde d'en bas avec la sollicitude glaciale d'un chirurgien s'appêtant à inciser une tumeur. Derrière lui, le silence était rythmé par le tic-tac erratique des oscilloscopes et le gargouillis des pompes à sève qui injectaient des nutriments synthétiques dans les racines profondes des arbres-hommes.

« Observez, Silas », murmura-t-il sans se retourner.

Son assistant, un homme sec au visage marqué par les tics de celui qui consomme trop de fruits de second choix, s'avança dans l'ombre. Il tenait contre lui un registre en peau de bouleau.

« Regardez cette canopée », continua le Grand Arboriste d'une voix qui rappelait le froissement de feuilles mortes sous un pied de fer. « On y lit l'histoire. Chaque

branche est un codex, chaque cerne est une strate sédimentée de volonté. Mais voyez-vous cette excroissance sur le flanc du spécimen 402 ? »

Il pointa une silhouette noueuse, un ancien sénateur dont le buste émergeait encore de l'écorce sombre. Une petite branche latérale, d'un vert trop vif, presque insolent, poussait à un angle aberrant.

« Une réminiscence parasite, Silas. Ce spécimen tente de se souvenir d'une trahison commise il y a quarante ans. S'il fait mûrir ce fruit, l'amertume de sa culpabilité infectera tout le réseau racinaire. Quel désordre. »

D'un geste fluide, il saisit son sécateur de cérémonie — une lame de titane au tranchant moléculaire. En un éclair d'acier, la petite branche fut sectionnée. Elle tomba dans le vide, disparaissant dans les brumes de l'humus.

« L'élagage est une forme de charité », murmura-t-il, la lame essuyée avec une dévotion de prêtre. « La vérité est un acide, Silas. Elle ronge les fondations. Nous ne sommes pas ici pour éclairer les hommes, mais pour polir leur oubli. »

Il se tourna vers la console de commande incrustée dans un tronc séculaire. Sur les écrans, le Secteur 4 apparut en hologramme : des ruelles poisseuses, un béton lépreux, des tentes de fortune enserrées dans les racines monstrueuses de la Forêt.

« Le Secteur 4 a toujours été un terreau fertile pour les parasites. Mais les rapports de fréquence sont alarmants. Il y a une vibration discordante dans les racines. Une résonance... subversive. »

Un bruit monta des conduits de ventilation. Ce n'était pas encore un cri, mais un frottement de millions de feuilles vibrant à l'unisson. Une paréidolie auditive commença à hanter l'air ; le vent dans les branches semblait articuler des syllabes hachées, le nom d'Elara porté par des fréquences radio-brutes.

« Elle est dans le réseau », dit l'Arboriste, ses yeux d'un gris minéral fixés sur une aiguille qui s'affolait. « Elle ne se contente plus d'écouter. Elle injecte de la conscience sauvage. Elle veut transformer ce mausolée en un cri. »

Il fit signe à Silas d'approcher un coffret d'ébène d'où s'échappait une buée laiteuse. À l'intérieur reposait le fruit de la récolte de 1922. Petit, d'un bleu d'acier, il portait le givre d'un hiver de famine. L'Arboriste le saisit, ignorant la décharge thermique qui engourdisait ses nerfs, et le porta à ses lèvres.

L'écorce craqua comme du verre.

L'explosion fut mentale. Le dôme disparut sous le choc de la transsubstantiation de sève. Il ressentit la douleur acide de l'estomac vide, le gel de la steppe, le vide blanc où la mort est une constante atmosphérique. Il buvait cette détresse séculaire pour stabiliser son âme, ancrant sa volonté dans une rigueur minérale. Il avait besoin de ce froid pour exécuter la sentence.

« Le froid simplifie les structures », dit-il, ses pupilles encore dilatées. « Il rend le bois cassant. »

Il posa sa main sur la commande de purge hydraulique. Les pulsations lumineuses du Secteur 4 passèrent instantanément du bleu électrique à un gris cendré. Un bruit de succion colossal s'éleva des entrailles du dôme, un sifflement pneumatique aspirant l'âme même du district.

« S'ils veulent de la réalité, ils vont découvrir l'absence. Une table rase. »

Mais le signal d'Elara persistait. Une fréquence de basse profondeur fit trembler les dalles de schiste. L'Arboriste sentit la vibration remonter dans ses jambes, sa colonne vertébrale, son crâne. Un message en code binaire électromagnétique commença à

s'imprimer dans sa propre perception : *Nous... sommes... la... sève.*

Il baissa les yeux vers ses mains. Sous la peau de ses poignets, le cambium s'épaississait. Un petit bourgeon noir, identique à ceux de la forêt sauvage, perça la chair de son index. La purge n'avait pas étouffé le cri ; elle l'avait aspiré vers le centre, vers lui.

« Trop tard », murmura la voix d'Elara, portée par le vent de 1922 qui hantait encore ses veines. « La racine est déjà sous vos pieds. »

L'Arboriste vit alors son reflet dans le miroir de bronze du vestibule. Ce n'était plus un homme, mais une silhouette de nœuds et de fibres dont les yeux étaient deux récepteurs de radioactivité. Sa peau craqua comme une écorce sèche. Il ne chercha pas à arracher le bourgeon noir. Il ajusta son masque de fer, sentant le métal froid contre sa chair devenue bois. La forêt ne se contentait plus d'être gérée ; elle réclamait son jardinier pour le transformer en pilier.

Le silence qui s'installa enfin n'était plus une paix, mais une tension insoutenable, le craquement d'un monde prêt à éclater. Dehors, les millions d'oreilles de feuilles de la Forêt Royale se tournèrent vers le ciel, attendant l'onde de choc finale.

Chapitre 4

L'Eucharistie Amère

Le ciel au-dessus du Secteur Sept n'était plus qu'un dôme de plomb liquide, filtré par l'entrelacement des branches de la Forêt Royale. La lumière du jour ne parvenait ici qu'après avoir été digérée par des millions de feuilles de cuivre, ne laissant filtrer qu'une lueur d'aquarium, verdâtre et viciée. Elara s'enfonça dans le col de son manteau de cuir tanné, un vêtement raide qui sentait l'huile de graissage et l'exsudat séché, vestige de ses années de service au sein des brigades d'Élagage.

Une brume de spores et de métal picotait la gorge. C'était l'odeur de la Grande Lignification : un mélange d'humus profond, de décomposition et de l'ozone froid des générateurs. Elara sentit la vibration à la base de son crâne, ce larsen de basse fréquence qui ne la quittait jamais. Pour le commun des mortels, le silence régnait sur la place de la Distribution ; pour elle, l'air hurlait. Les arbres-archives, plantés en bordure de l'esplanade comme des sentinelles pétrifiées, émettaient des bribes de consciences compressées cherchant une sortie.

...je me souviens de la pluie... le code est le 44-12... j'ai froid...

Elle crispa les mâchoires. Ne pas laisser transparaître qu'elle entendait les morts. Dans ce monde, l'audition trans-biologique était soit un signe de sainteté, soit un arrêt de mort pour trouble de l'ordre public. Elle appartenait à la seconde catégorie. Ses muscles se tendaient, calculant chaque angle de fuite, chaque zone d'ombre. Sa vigilance était devenue sa seule peau.

La place était noire de monde. Une marée de silhouettes vêtues de toiles de jute s'agglutinait contre les barrières de fonte électrifiées. Les Oubliés attendaient

l'Eucharistie. Au centre de l'esplanade se dressait le Tabernacle Itinérant, un mastodonte d'acier sombre orné de racines gravées. Sur le toit, deux Vicaire-Distributeurs en masques de corbeaux manipulaient les leviers pneumatiques. Un sifflement de vapeur pressurisée déchira le brouhaha.

— Ordre et Sève, entonna une voix synthétique. Le Grand Arboriste vous offre le passé pour que vous oubliiez le présent.

Le premier bac fut déversé. Loin des nectars de la Canopée, où les élites s'enivrent de symphonies et de théorèmes, ce qui tombait ici n'était que du rebut. Des drupes ratatinées, grisâtres, contenant des fragments de vies insignifiantes : la sensation d'une soupe chaude, un trottoir sous le soleil, le rire d'un enfant dont le nom avait été effacé.

Une femme se jeta sur un fruit. Ses doigts étaient déjà partiellement lignifiés, les articulations dures comme des nœuds de chêne. Elle porta la drupe à sa bouche avec une férocité animale. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à absorber l'iris. Son visage se détendit dans une extase factice. Pendant quelques secondes, elle habita le souvenir d'un autre. Puis, le choc en retour survint. Le souvenir s'évapora, laissant une amertume chimique. Elle s'effondra, les yeux vides. C'était la Dette de Sève : chaque image consommée volait un peu plus de l'identité propre, accélérant la pétrification du cambium humain.

Soudain, le bourdonnement dans le crâne d'Elara changea de texture. Ce n'était plus le murmure erratique des arbres, mais un signal directionnel. Un fading, puis un balayage radar. Elle ne bougea pas la tête, mais ses sens s'aiguisèrent. Elle sentit la présence de deux silhouettes près des piliers de la voie suspendue. Les Gardes-Sève. Leurs armures de chitine noire luisaient. Ils utilisaient un scanner de signature neurale.

Ils savent.

Elle commença à reculer, se fondant dans la masse. Elle se courba, imitant la démarche hésitante des lignifiés précoces, et se fraya un chemin vers les ruelles du Quartier des Racines.

— *...identifiée... sujet 402... capture prioritaire...*

Le signal radio était faible, capté par l'implant illégal qu'elle s'était greffé dans l'oreille interne, mais il était clair. Elle vira à gauche. Un passage étroit. Mousse luminescente. L'odeur de l'ozone la frappait au visage. Elle entendait les pas lourds derrière elle. Les bottes ferrées frappaient le pavé avec une régularité de métronome. Ils ne couraient pas. Ils possédaient les relevés thermiques et le réseau de mycélium qui tapissait le sous-sol, capable de détecter chaque vibration.

Elle atteignit une intersection en delta, là où les égouts se déversaient dans le Grand Collecteur. L'air vibrait d'un larsen intense. Un relais de transmission était camouflé dans le tronc d'un immense chêne-antenne incrusté de circuits. Les cris électromagnétiques de l'arbre la frappèrent comme un coup de poing.

— *TRAHISON... LOCALISATION CONFIRMÉE... SECTIONNEZ LA BRANCHE...*

La douleur fut si vive qu'Elara s'effondra à genoux. Ses yeux se révoltèrent. Elle sentit le regard du Grand Arboriste, une intelligence dépourvue d'empathie, une force géologique ne voyant en elle qu'une anomalie à lisser à la varlope.

— Pas encore, murmura-t-elle.

Elle se releva, puisant dans sa rage une énergie cinétique. Elle plongea dans une trappe de service menant aux galeries techniques, un labyrinthe de tuyaux suintants et de racines envahissantes. Ici, le silence était un mensonge. Chaque canalisation

transportait des secrets volés vers les cuves du Conservatoire.

Une main gantée de cuir se referma sur sa cheville. Le contact fut un choc électrique. Elle n'avait pas entendu le garde approcher. Projetée au sol, l'air quitta ses poumons. Au-dessus d'elle, le Garde-Sève se dressait, une silhouette massive dont le masque de bois sculpté représentait un visage hurlant.

— Spécimen 402, articula le garde. Ton élagage est programmé.

La pointe de sa lance-xylème s'approcha de son cou. Un liquide vert émeraude tremblait à l'intérieur du tube de verre. Elara ferma les yeux et, au lieu de lutter contre la cacophonie radio, elle l'embrassa. Elle se connecta à la souffrance de la femme au bras de bois, à la faim du vieillard, à l'agonie des Arbres-Mémoires. Elle n'était plus Elara. Elle était l'antenne.

Un arc électrique jaillit de son corps. Le Garde-Sève fut projeté en arrière, son armure se fendant avec un bruit de foudre. Elara se redressa, haletante. Elle ramassa la lance-xylème du garde et s'enfonça dans les ténèbres, là où le béton et l'écorce fusionnaient.

Une main, véritablement humaine bien que calleuse, se posa sur son épaule dans l'obscurité d'une niche.

— Doucement, Élagueuse, dit une voix basse. On t'entendait arriver depuis deux quartiers. Ton signal est trop bruyant.

Devant elle se tenait un Greffeur, marqué par des cicatrices de chirurgie clandestine. Il l'entraîna vers une cavité où des milliers de câbles pendaient du plafond, terminés par des ventouses fixées sur des fruits noirs.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle.

— Dans les Archives Sauvages. Là où nous conservons les souvenirs que le Conservatoire a jugés trop amers. La preuve que les drupes ne sont pas seulement des souvenirs, mais des vecteurs de reprogrammation. L'Arboriste réécrit notre ADN pour que la prochaine génération naisse de bois.

Elara regarda ses propres mains. Sous la peau, le phloème bleu luisait faiblement. La paranoïa devint une vision parfaite ; elle voyait les fréquences se dessiner dans l'air comme des fils de soie. Elle n'était plus une fugitive. Elle était la greffe que le système n'avait pas vu venir. Au loin, dans les profondeurs du réseau, le Cri Primaire fit entendre son premier écho, une note basse qui fit trembler chaque feuille de la cité. Elara s'avança vers les rebelles. La sève commençait à monter.

Chapitre 5

La Preuve par la Sève

L'obscurité de l'aile occidentale n'était jamais totale. Huileuse, elle charriait des particules de cellulose et des spores luminescentes. Elara se figea contre la paroi écaillée. Ses paumes captèrent le bourdonnement des fondations, ce flux de basse fréquence né là où les racines de la Forêt Royale dévorent le béton. C'était le chant du Xylème Central, une succion monumentale. Depuis son effondrement, ses tympans captaient le murmure des consciences siphonnées. Elle lutta contre la nausée. L'odeur saturait l'air : formol, humus et l'ozone métallique des neurones-racines.

Elle avança sur le sol jonché de lignine. Le secteur 4-B se dressait derrière une double porte de bronze aux motifs dendritiques. Le sceau du Grand Arboriste — un œil au centre d'une souche — la fixait. Elle inséra sa carte d'accès dans le lecteur. L'appareil émit un claquement humide, analysant les exsudats sur la bande. La porte gémit et libéra un soupir de vapeur froide.

L'intérieur était une nef de verre. Des colonnes s'élevaient, remplies d'un liquide ambré où flottaient des fragments de phloème et des nœuds de bois étiquetés de cuivre. Les Échantillons de Suppression. Elara gagna le terminal, une excroissance de bois sombre aux touches de corne polie. La membrane de l'écran s'illumina.

— Identifiez-vous, Élagueuse de Seconde Classe, grésilla une voix dépouillée d'humanité. Une collision d'ondes.

— Elara 744. Racine-Delta-Néant.

Le système fouilla les strates de données lignifiées. Le registre ne décrivait pas des

soins ; il listait des arrêts de mort. Un nom, une branche. Une vie, un élagage. Julian Vane : « Branche 104-Z, Section des Murmures. Taille de sécurité effectuée. Nécrose idéologique détectée dans le cambium. » Le motif frappait par sa précision comptable. Chaque branche coupée correspondait à un cri étouffé. L'élite consommait le tannin des vaincus pour s'abreuver de leur courage déchu.

Un sifflement strident déchira l'air. Alerte.

— Ils savent.

L'interférence cogna contre son cerveau. Elara se jeta en arrière tandis qu'une sonde de cuivre s'abattait, fendant le bois du pupitre. Elle saisit les micro-fiches et s'élança. Le couloir se resserrait. Les racines pendaient comme des lianes carnivores.

— Pourquoi résister ? Ta sève est riche, chuchota l'Arboriste via les haut-parleurs.

— Je préfère pourrir au soleil, cracha-t-elle.

Les Émondeurs barraient le hall, leurs masques de cuivre en bec d'oiseau luisant. Leurs cisailles hydrauliques cliquetèrent. Elara sentit ses pieds s'alourdir. Une mousse adhésive envahissait les dalles. Elle sortit son Étourdisseur de Sève et le plaqua contre une racine massive.

— Dors.

La décharge d'ions contracta le tissu végétal. Un hurlement électronique secoua l'aile occidentale. Elara plongea dans une trappe de service, glissant dans un boyau saturé de résine. Elle chuta vers les entrailles de la ville, là où les vaisseaux conducteurs rejoignent les égouts.

Elle toucha le fond du conduit, au milieu des feuilles mortes. Elle était dans la Zone

des Greffeurs. Le silence vibrait d'une cacophonie infrasonore. Une lampe à sève — un globe de verre où flottait une nodosité phosphorescente — éclaira Silas. Son visage était à moitié envahi par une écorce grise, un rictus de douleur figé.

— Je ne suis plus une Élagueuse, dit Elara. J'apporte la gangrène au verger.

Elle lui tendit sa main souillée d'un exsudat noir. Ils marchèrent vers le Sanctum. L'air pesait, saturé de fermentation mémorielle. Mara les attendait près d'une table de dissection jonchée de schémas. Elara posa le registre.

— Le 14 de Brumaire, lut Mara. Suppression de la Branche Delta-9. Julian Vane.

Silas serra son poing de bois de fer.

— Ils transforment la dissidence en engrais. On mange nos martyrs.

Elara observa l'hologramme. Le Grand Arboriste ne se contentait pas d'effacer ; il sculptait. Les vides créés par les tailles formaient des chambres de résonance. La Forêt Royale devenait un émetteur géant pour diffuser une onde de soumission absolue.

— On doit injecter le Cri Primaire ici, au Noeud Central, trancha Mara.

Ils s'engouffrèrent dans le collecteur C-14. Le liquide ambré montait jusqu'aux genoux. Elara sentit le froid fibreux remplacer la chaleur de son sang. Ses jointures craquèrent.

— Ne touche pas les parois, prévint Mara. Le fluide attaque les synapses.

Une purge thermique gronda derrière eux. Silas arracha une trappe. Ils se hissèrent dans la serre de quarantaine juste avant que la vapeur ne dissolve tout. Au centre du

dôme de verre crasseux, un terminal de bakélite pulsait. Elara s'y connecta. Ses doigts s'allongeaient, les veines viraient au vert sombre. La lignification devenait une agonie physique. Elle devint le pont.

— Le flux refuse les noms, grinça Elara.

Elle plongea ses mains dans la substance noire sourdant du clavier. Elle forçait les identités des disparus dans le parenchyme du système. L'écran explosa, mais le transfert continuait via son propre sang.

— C'est fait.

Le réseau vibrait. L'infection de la vérité se propageait. Elara se tourna vers la sortie, sa silhouette se figeant dans une raideur d'écorce.

— Les Émondeurs approchent, dit Silas.

— Laisse-les venir. Ils ne poursuivent plus une femme. Ils poursuivent une forêt qui vient de se souvenir de son nom.

Chapitre 6

L'Émondage Forcé

Aux Bas-Cernes, le silence n'était jamais l'absence de bruit. C'était une strate de fréquences inaudibles, une sédimentation sonore. Pour Elara, ce bourdonnement agissait comme une griffure sur le tympan, une ruche électrique où vibraient les fluides sous pression et le grésillement des moniteurs du Conservatoire. Ce matin-là, la tonalité changea. Le murmure minéral vira à la stridence hertzienne, un accord dissonant qui fit vibrer ses molaires.

Elle était assise devant son établi, les doigts tachés d'huile de moteur et d'encre de cambium. Elle tentait de calibrer un récepteur à galène quand la première secousse frappa. Ce n'était pas un séisme. C'était une pulsation cadencée, lourde, une onde de choc qui fit danser la poussière de bois sur le sol. Puis l'odeur arriva : un parfum écœurant de terre retournée mêlé à l'âcreté de l'ozone.

Le mur nord commença à gonfler. La structure s'arc-boutait sous une poussée invisible, les fibres gémissant comme un navire en perdition. Elara se leva d'un bond, son cœur tambourinant contre ses côtes. L'Émondage.

— Pas déjà, murmura-t-elle, sa voix étranglée par une lucidité glaciale.

Le mur explosa dans un fracas de débris et de sève pulvérisée. Ce qui entra n'avait rien de naturel. C'était une tête de forage racinaire, un appendice monstrueux composé d'un alliage de titane et de fibres génétiquement modifiées. L'outil de recyclage tournait lentement, ses vrilles d'acier griffant le vide avec une voracité bureaucratique. Derrière la machine, le vide laissait entrevoir les boyaux de la cité, une jungle de câbles et de racines pendantes sous la lueur verdâtre des projecteurs de

la Milice Sylvestre.

Le Conservatoire ne délivrait pas d'avis d'expulsion. Il réclamait la biomasse.

Elara se jeta de côté alors que son lit était broyé par la progression de la racine industrielle. L'air devint irrespirable, saturé de spores de démolition et de la vapeur brûlante des pistons hydrauliques. Elle entendit le chant des arbres de la Forêt Royale qui bordait le district. C'était un hurlement de joie féroce, une fréquence de triomphe alors que le béton cédait la place au végétal impérial.

Elle attrapa son sac de toile : kit de greffage, fruits de mémoire de basse qualité pour calmer les tremblements, et son capteur hertzien modifié. Avant que la poussière ne l'aveugle, elle se raccrocha un instant au souvenir d'une tasse de porcelaine chaude entre ses mains, une sensation simple qui n'était ni une fréquence, ni une impulsion nerveuse, un vestige d'humanité qu'elle s'apprêtait à perdre.

Le plafond s'effondrait. Des vrilles plus fines, doigts de fer recouverts d'écorce, s'insinuèrent par les fissures du plancher. Elles cherchaient de la matière organique à assimiler pour nourrir le métabolisme du Grand Réseau. Le Conservatoire considérait chaque citoyen des Bas-Cernes comme un engrais potentiel, une ressource en attente de lignification.

— Vous ne m'aurez pas aujourd'hui.

Elle se précipita vers la fenêtre, mais un lierre de sécurité — des câbles de cuivre tressés — scellait déjà l'appartement. Elle était prise au piège dans une boîte biologique. Le Grand Arboriste avait décidé de lisser la carte, de supprimer ce nœud de résistance. Sa seule issue était le conduit de vide-ordures, une gorge béante menant aux entrailles de la ville. C'était une descente vers les cuves de fermentation, mais rester ici signifiait devenir une extension pétrifiée de l'architecture du Conservatoire.

Elle se glissa dans l'ouverture juste au moment où la racine industrielle défonçait son établi, broyant son récepteur dans un crissement de métal torturé.

La chute fut une éternité de ténèbres contre des parois visqueuses. Elara glissait le long d'une artère de détritrus, sentant sur sa peau le contact de restes de fruits de mémoire — des peaux amères qui libéraient des bribes de souvenirs étrangers. Elle perçut l'image fugace d'un enfant pleurant sous la pluie, l'odeur d'un pain brûlé, le reflet d'un visage... Autant de spectres rejetés par la société.

Elle fut recrachée sur un tas de compost tiède, dans les tréfonds de la Ville-Basse. Le choc lui coupa le souffle. Autour d'elle, l'obscurité était percée par la bioluminescence malade de champignons croissant sur les conduits de vapeur. L'air était épais, saturé d'une humidité de cuir mouillé et de décomposition. C'était l'humus de l'histoire, le royaume des racines nues et des hommes oubliés.

Elara se redressa. Elle activa son capteur. L'aiguille oscilla violemment. Le bruit de fond était ici différent : plus profond, tellurique. Elle était dans le système digestif de la théocratie arboricole. Elle fit quelques pas, ses bottes s'enfonçant dans une boue noire qui semblait lui retenir les chevilles. À chaque pas, elle entendait des cliquetis. Des rats de métal ou des Élagués, ces hères dont la lignification avait été stoppée, les laissant mi-chair, mi-écorce.

Soudain, une vibration fit trembler le sol. Ce n'était pas la machine de forage. C'était un signal rythmé émis par les canaux conducteurs.

Point. Trait. Point.

Elara sentit une décharge d'adrénaline. Elle reconnut la fréquence. Les Greffeurs savaient qu'elle était descendue. Elle n'était plus une simple proie ; elle était devenue une donnée mouvante. Elle s'enfonça dans les galeries de service, là où les murs étaient un entrelacs serré de racines fossilisées, luisantes d'une sueur alcaline. Elle

devait trouver un point d'accès pour comprendre pourquoi l'émondage de son appartement avait été déclenché avec une telle brutalité. Le Grand Arboriste ne se contentait pas de faire de la place ; il cherchait à effacer une trace. Et cette trace, Elara la portait dans les replis de sa conscience : un cri radioélectrique capté par erreur lors de sa dernière mission.

L'atmosphère se fit pesante. L'odeur de l'humus devenait suffocante. Chaque minute augmentait le risque de spore-infection. Si elle inhalait trop de ces particules, la lignification transformerait ses veines en vaisseaux ligneux et son cœur en un nœud de bois dur. Elle atteignit un carrefour de conduits où des troncs massifs convergeaient vers un puits central. L'endroit vibrait d'une énergie sauvage. Les câbles de fibre optique y étaient greffés sur les tissus des arbres, créant une symbiose entre technologie et puissance biologique.

C'est là qu'elle les vit.

Accrochés aux racines comme des insectes, des silhouettes s'affairaient dans la pénombre. Ils portaient des masques respiratoires et des outils de chirurgie au reflet froid. Ils incisaient une racine maîtresse d'où s'écoulait une sève bleue. L'un d'eux, dont le visage était dissimulé par un linceul de toile gommée, se tourna vers elle. Ses yeux, derrière des lunettes teintées, brillaient d'une intelligence fiévreuse.

— Tes mains se souviennent, Elara. Tu sens les nœuds, la fragilité de l'aubier. Les autres sont des bouchers ; toi, tu as encore le geste précis du Conservatoire.

Elara ne baissa pas sa garde. Elle serra son capteur.

— Comment saviez-vous pour l'émondage ?

L'homme eut un rire sec.

— On ne sait rien. On écoute. Le Grand Arboriste ne parle pas, il résonne. Et en ce moment, Elara, tu es la fréquence la plus bruyante de toute la ville. Viens voir.

Il lui fit signe d'approcher de la racine incisée. Dans la plaie, ils avaient inséré un boîtier de cuivre relié à un vieux haut-parleur. L'homme tourna un bouton. Une voix émergea, une modulation utilisant les fibres du bois comme des cordes vocales.

— ...supprimer la branche 742... effacer le souvenir du massacre de l'Hiver Vert... recalibrer la mémoire collective...

Le sang d'Elara se glaça. Ce n'était pas seulement une purge politique. C'était une réécriture chirurgicale de la réalité. Le Conservatoire utilisait la forêt pour éditer le passé.

— Ils sont en train de tailler l'histoire, murmura l'homme. Et ton appartement se trouvait au-dessus d'une archive qu'ils veulent faire disparaître. Mais maintenant que tu as entendu le cri, tu es devenue une infection.

Elle regarda ses mains. Elle sentait l'odeur de la sève bleue, menthe et fer, s'insinuer partout. Autour d'eux, le silence des Bas-Cernes se remplit d'un bourdonnement de ruche. Le bruit des ciseaux géants.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

Le Greffeur se rapprocha, l'aura d'humus émanant de ses vêtements.

— On ne veut pas que tu te caches. On veut que tu deviennes notre amplificateur. On veut diffuser le Cri Primaire à travers chaque récepteur, chaque fruit de mémoire. On va rendre à la forêt ses souvenirs, même s'ils doivent brûler le monde.

Elle sentit la rage se cristalliser. Elle pensa à son établi broyé, aux voix qui la

hantaient. Le Grand Arboriste voulait le silence. Elle allait lui donner la cacophonie.

— Montrez-moi le chemin.

Ils s'enfoncèrent dans un tunnel étroit, là où le métal et la chair fusionnaient. Elara jeta un dernier regard vers le haut. Loin, une lueur traversait le puits de vide-ordures. Le reflet des projecteurs du Conservatoire. Ils cherchaient une femme, mais ils allaient trouver un virus dans leur propre sang.

Elle mit ses écouteurs et se laissa guider par la vibration de la terre. L'individu s'effaçait. La paranoïa d'Elara se diluait dans un flux plus vaste, une conscience de racines et de foudre. Elle devenait le centre du réseau. L'écorce des souvenirs craquait, et ce qui allait en sortir n'avait plus rien d'humain. C'était organique, bruyant et inévitable. Elle ne coupait plus ; elle greffait la vérité sur le mensonge. La Grande Lignification était devenue son arme.

Dans l'obscurité, son capteur émit un bip régulier, cœur mécanique battant à l'unisson avec le pouls de la terre. La Forêt attendait.

Chapitre 7

Dans le Réseau Mycorhizien

L'air n'était plus qu'une mélasse de spores électrisées, une suie organique qui poissait les alvéoles pulmonaires d'Elara. Elle progressait, le buste rompu, ses phalanges effleurant des parois où le béton s'effondrait sous la poussée des siphons ligneux. Dans ces boyaux inférieurs du Secteur 4, l'architecture humaine abdiquait devant l'arborescence. Les tubulures de fonte, jadis veines de la cité, gisaient désormais gainées d'un cortex noir et luisant, une peau de goudron vivant battant d'un pouls systolique.

Elle capta la vibration. Ce n'était pas un son, mais une intrusion magnétique lacérant son cortex. Les fréquences radio des arbres. Depuis son effondrement au Conservatoire, Elara ne percevait plus le monde comme une suite d'images, mais comme un spectre de signaux superposés. Chaque appendice cortical perçant la brique servait d'antenne. Chaque filament de mycélium agissait comme un conducteur biologique transportant des péta-archives de souffrance, des séquences mémorielles compressées que le Grand Arboriste avait jugé bon de « tailler ».

— Tais-toi, croassa-t-elle, ses mots s'étouffant dans l'amertume du tanin qui saturait la galerie.

Le réseau rhizomatique n'avait aucune intention de se taire. Il hurlait.

À mesure qu'elle s'enfonçait, la pression acoustique vira à la torture. Une cacophonie de fréquences ultra-courtes dessinait dans son esprit des visions fragmentées : un visage se liquéfiant en sève de bouleau, des poumons mués en alvéoles de liège, des derniers mots devenus graines de pissenlit. Le réseau fonctionnait comme un disque

dur de chair ligneuse, une archive où rien ne s'effaçait, tout stagnait dans la pénombre, attendant la purge.

Elara trébucha sur un entrelacs noueux, une excroissance ressemblant à un tibia humain pétrifié. Elle s'écrasa dans une flaque de sève résiduelle, liquide opalescent exhalant une odeur de térébenthine et de charogne. Douleur fulgurante. Le bourdonnement vira au sifflement, une lame de scie entre les deux hémisphères.

À travers le prisme de sa psychose, les racines s'illuminèrent d'une phosphorescence cyane. Le flux synaptique. Le transit. Les « fruits de mémoire » n'étaient encore ici qu'un courant de conscience pure irriguant les profondeurs vers les branches supérieures de la Forêt Royale, là où les élites les récolteraient avec des cisailles d'argent.

« 432 Hertz... » Elle capta malgré elle le signal d'une exécution. L'ombre d'un homme s'arc-boutait sous l'effet du sérum. Ses os craquaient, devenant bois de cœur. Sa peau se fissurait pour libérer des bourgeons de fer. L'odeur du métal chauffé au rouge lui lacéra les narines.

— Arrêtez...

Elle pressa ses tempes, mais le son naissait dans ses propres fluides synaptiques, stimulé par l'induction des rhizomes. Les parois de brique et de tubulures respiraient. Expansion. Contraction. Un système respiratoire cyclopéen. La paranoïa se mua en certitude : la Forêt savait. Chaque pore de l'écorce était une micro-oreille tendue vers son souffle erratique.

Elle se releva, vêtements souillés de limon acide. Ses yeux, injectés de sang, cherchaient une issue dans ce labyrinthe bio-industriel. Les globes de service grésillaient en synchronisation avec les cris des arbres. À chaque décharge statique, elle apercevait les Oubliés : victimes de la lignification ratée, souches gémissantes

fixées à jamais dans le limon des égouts.

Fréquence basse. 50 Hertz. Vibrations thoraciques. La voix du sol. La corruption. Des images de bibliothèques brûlées pour fertiliser le terreau des arbres royaux. Le révisionnisme ne se contentait plus d'écrire l'histoire ; il la faisait pousser, la transformait en une substance comestible.

Vertige. L'espace-temps se distordait. Elara ne savait plus si elle marchait depuis dix minutes ou dix heures. La géographie mutait sous la croissance accélérée des radicelles. Un couloir menant vers la surface s'achevait soudain par un mur de sarments épineux, suintant une toxine paralysante.

Elle s'effondra contre une conduite de vapeur. La chaleur lui brûla l'épaule. Rien. Seul comptait le vacarme électromagnétique. Sa rage s'étiolait sous le poids de la cacophonie. Elle devenait une interférence, un bruit parasite à gommer. Son identité — le visage de sa mère, l'odeur du pain — s'aspirait par les hyphes voraces qui tapissaient le sol.

— Je disparaiss...

Le signal changea.

Bruit blanc. Une onde sinusoïdale d'une précision mathématique s'interposa entre sa conscience et le réseau. Un brouilleur. Le chaos fut enveloppé dans une bulle de silence artificiel. Soulagement violent. Le calme au centre du cyclone.

Une lueur apparut. Lampe LED froide.

Une silhouette se découpa dans l'humidité. Combinaison de cuir scellée aux articulations par le néoprène. Un masque à gaz modifié, surmonté de résonateurs de Tesla en spirale. Des lentilles sombres, deux puits de pétrole. L'inconnu tenait un

métronomie électronique. Chaque cliquetis faisait reculer les filaments de mycélium, comme si le bois craignait ce contact.

Elara tendit une main, les doigts griffant l'air poisseux. L'étranger s'approcha. Odeur d'ozone et de solvant. Il sortit une fiole. Vapeur de soufre et de menthe.

— Bois, ordonna une voix métallique, déformée par les membranes.

Elle avala. Froid polaire. Effet immédiat. Du béton liquide sur ses terminaisons nerveuses. Le monde cessa de vibrer. Les images de métamorphose s'évaporèrent.

Des mains gantées la soulevèrent. Son corps n'était plus qu'une carcasse de bois mort traînée sur le béton.

— Tu écoutes trop fort, Elara. Ferme tes portes, ou ils finiront par s'installer chez toi.

— Qui... ?

— Un Greffeur. Quelqu'un qui n'aime pas la taille de cette forêt.

Elle sombra. Dernier son : le bourdonnement d'une scie sauteuse, une note rebelle défiant le chant millénaire des arbres. Elle n'était plus une paria, mais un outil. Une antenne humaine pour pirater l'âme de la nation.

L'odeur de l'ozone remplaça celle de la mort. Dans le noir, Elara ne rêva plus de racines. Elle ne rêva de rien du tout.

Le réseau rhizomatique fit vibrer ses fibres dans un spasme de colère électromagnétique, mais la silhouette était loin. Sous la cité, la guerre pour la mémoire franchissait une étape irréversible. La sève allait prendre le goût du fer et de la révolte.

Les battements du cœur de la Forêt Royale reprirent leur rythme, imperturbables. Mais dans les veines obscures, une greffe avait été opérée. Toute greffe finit par changer la nature de l'hôte.

Elara s'enfonça dans le noir. Demain, elle serait le virus injecté dans le système de l'Arboriste. La terre se referma. La Forêt semblait en paix, cathédrale de bois trônant sur un cimetière de fréquences. Mais dans l'obscurité des égouts, une LED verte clignotait. Un signal. Une menace.

Le compte à rebours de la sève avait commencé. Un unique bourgeon, d'une dureté de diamant, commença à fissurer le bitume de la surface.

Chapitre 8

Le Refuge des Greffeurs

L'obscurité de l'Humus Industriel n'était pas une absence, mais une sédimentation. Une matière épaisse, soufrée, où les spores en suspension s'aggloméraient aux reflets huileux pour tapisser les poumons avec la ténacité du lierre. Elara progressait avec une lenteur de somnambule, chaque pas s'enfonçant dans une couche de sédiments organiques où les débris de polymère s'amalgammaient à la chair putréfiée des racines secondaires. L'air saturé de cuivre et de moisissure noble lui rappelait ses descentes dans les fosses de drainage de la Forêt Royale.

La vibration précéda le son. La fréquence 44.1 Hz, logée dans le repli de son cortex pariétal, s'activa. Un bourdonnement sec, métallique : le cliquetis d'un télégraphe fantôme résonnant à travers le xylème des arbres-ancêtres. Dans ce silence oppressant, la friture électromagnétique de la forêt hurlait des noms oubliés, des dates de massacres rabotées par le Conservatoire.

— Tu les entends, n'est-ce pas ?

La voix n'était qu'un souffle rauque. Elara sursauta, la main crispée sur le manche de son sécateur de combat. Une silhouette émergea de la pénombre, vêtue d'une combinaison de technicien maculée de sève noire, les fibres fusionnant par endroits avec la peau. Sa joue gauche se boisait. Des nœuds de chêne perçaient l'épiderme, traçant une cartographie de sève sous la peau.

— Ils changent de fréquence, répondit Elara. Ils ne se taisent jamais.

L'homme esquissa un sourire qui fit craqueler la résine au coin de ses lèvres.

— Bienvenue dans le ventre de la bête. On m'appelle Kael. Ce que tu entends, c'est la vérité qui refuse de cicatriser.

Il s'enfonça dans un boyau étroit. Les parois exhalaient une chaleur animale. L'architecture était un cauchemar de bio-ingénierie : des cuves de fermentation en acier suspendues par des lianes de caoutchouc, des écrans cathodiques affichant la circulation de la sève du secteur 4-B. Une odeur d'ozone et de camphre pesait sur le refuge. Au centre, une immense racine traversait la dalle de béton, percée de canules en verre reliées à des perfusions de liquides ambrés et violets.

— C'est une dérivation de l'artère principale, dit Kael en caressant l'écorce. Le Conservatoire se croit inviolable. Ils oublient que les arbres sont des archivistes compulsifs.

— Pourquoi moi ? demanda Elara.

— Tu es une anomalie. Ton esprit est une radio à large bande branchée sur le Cri Primaire. Le Conservatoire t'a jetée dans l'humus comme un déchet, mais ici, tout ce qui meurt nourrit la terre.

Kael manipula un curseur sur une console de mixage archaïque. Une onde sinusoïdale hachée apparut sur un écran.

— Le « Fruit de la Paix ». Un mensonge synthétique injecté dans les districts pour calmer la faim.

Il changea de canal. Un son strident, une plainte de métal torturé, emplit la pièce. Elara se prit la tête entre les mains. Ses tympons vibraient douloureusement.

— Ça, c'est la Nuit des Racines Rouges, trança Kael. Des milliers de corps transformés en engrais. Le Conservatoire a brûlé les archives, mais la forêt a bu le sang. Elle a tout enregistré dans sa structure cellulaire.

Dans une canule, un liquide rouge sombre pulsait au rythme d'un cœur invisible. Une femme aux cheveux ras, Mira, s'approcha.

— Nous isolons ces fruits amers pour les réinjecter dans le système. Nous inoculons la culpabilité dans la sève. C'est un vaccin, Elara. L'identité humaine meurt sans la douleur.

— Vous empoisonnez le monde, murmura Elara.

— Le monde est une construction de résine de complaisance, rétorqua Kael. Pour faire tomber le Conservatoire, il faut court-circuiter le Résonateur Central. Il nous faut ton oreille. Guide-nous à travers les labyrinthes de fréquences.

Une détonation sourde fit vibrer la racine. Des spores tombèrent du plafond.

— Les patrouilles de l'Élagage, avertit Mira. Ils sentent la corruption.

Kael saisit Elara par l'épaule. Sa main était dure comme du bois sec.

— Sois le déchet ou sois le virus, Élagueuse. Choisis.

Elara ferma les yeux. La fréquence 44.1 Hz se mua en un accord dissonant. Elle sentit sa rage muter en résolution tranchante.

— Je ne suis pas là pour sauver le monde. Je veux qu'il entende chaque cri qu'il a tenté de couper.

Le travail commença dans une fébrilité chirurgicale. Elara pratiqua une trachéotomie sur la mémoire du monde. Sous sa lame, le tissu racinaire résista avant de céder dans un suintement visqueux. Mira apporta un réceptacle de verre blindé contenant un plasma iridescent.

— Fragment 73-B. La Purge de l'Hiver Noir.

Elara saisit la seringue pneumatique, un poids de métal glacé. Elle inséra l'aiguille cannelée. La racine tressaillit.

— Accorde-la, ordonna Kael.

Elle plongea dans le chaos. Les autoroutes de lumière ambrée s'étendaient sous ses paupières. Elle pressa la détente. Le plasma s'engouffra. Un hurlement lacéra son esprit. Des milliers de voix, des images de sang sur la neige. Ses mains restèrent collées à la racine par une force électrostatique. Ses nerfs devinrent des extensions du réseau.

— Ça se propage ! cria un Greffeur. Le flux remonte !

Kael la dégagea avec un levier. Elara s'effondra dans l'humus, secouée de spasmes. Une fumée âcre s'élevait de l'incision.

— C'est fait, dit Kael. Ce soir, les souvenirs de l'élite auront un goût de cadavre.

Elle se releva avec difficulté. Elle ne voyait plus les murs du refuge, mais l'anatomie d'un monde en putréfaction. Kael ouvrit une gueule d'ombre. L'odeur de méthane et de musc floral était une ivresse sombre. Ils s'engagèrent dans un escalier de fer rongé. Plus bas, l'humus devenait liquide. Des cascades de sève noire s'écoulaient dans des bassins de décantation où flottaient les capsules vides des souvenirs consommés par la ville. Au centre s'élevait l'autel industriel, une structure de cuivre branchée sur la veine jugulaire du réseau racinaire.

— Tu vas devenir le vecteur, dit Kael en la conduisant vers un trône de câbles.

Elara s'assit. Des attaches se refermèrent sur ses poignets. On lui posa une couronne d'épines métalliques. Les pointes s'enfoncèrent dans son cuir chevelu. L'explosion fut totale. Elle se fragmenta. Elle était la fille affamée, le vieillard se transformant en saule, le soldat assassin. Elle structura le chaos, utilisant le 44.1 Hz comme une ancre. Elle devint l'émetteur.

Soudain, une voix glaciale s'insinua dans son crâne : celle du Grand Arboriste.

— Elara... Tu ne fais que les enterrer vivants.

— Alors nous serons tous enterrés ensemble.

La peau d'Elara se fendilla en plaques rigides. De ses narines coulait un mélange de sang et de chlorophylle. Sa mâchoire se figea sous la poussée d'une racine émergeant de sa clavicule. Elle n'était plus une femme, mais un embranchement du système. Ses doigts s'insinuaient dans les consoles, cherchant le cuivre. Kael, terrifié, leva une hache pour couper les fils. Une racine jaillit du sol et lui broya le poignet.

— On ne pirate pas le système, Kael, murmura Elara dans un souffle de feuilles sèches. On se dissout dedans.

Dans toute la cité, la Grande Lignification s'accéléra. Le Cri Primaire n'était plus un message, c'était une métamorphose. Les récepteurs radio hurlaient la vérité tandis que les citoyens voyaient leurs mains se couvrir d'écorce. Sous le refuge, Elara s'enfonça dans le noyau, là où la volonté végétale attendait depuis des siècles. L'ère de l'homme s'achevait dans un parfum d'humus et de métal froid. Kael s'effondra, la main sur le tronc qui fut Elara, écoutant la forêt rire enfin.

Chapitre 9

La Leçon de Botanique Noire

L'humidité de la Crypte des Humus s'insinuait sous la peau. L'air cherchait à coloniser les pores. Devant l'établi de pierre, les mains gantées de latex noir d'Elara trahissaient un tremblement. Face à elle, Malachie disposait avec une lenteur rituelle les instruments de la Botanique Noire : scalpels en céramique pour ne pas perturber les courants bio-électriques, écarteurs en os de seiche et flacons de sève-mère. Le liquide palpait d'une lueur d'ambre, révélant un parenchyme en constante mutation.

Le silence de la pièce était un mensonge. Pour Elara, dont les tympans vibraient désormais sur les fréquences hertziennes de la Forêt Royale, l'endroit hurlait. Chaque racine perçant la voûte de béton émettait un grésillement, une plainte de basse fidélité. C'était le chant des morts en cours de lignification, la statique mémorielle piégée dans le bois et le béton.

— Respire, Elara.

La voix de Malachie était rugueuse, pareille au froissement de deux écorces.

— Si tu ne synchronises pas ton rythme cardiaque avec la pulsation du phloème, le greffon te rejettera. Une mémoire qui refuse son hôte finit en nécrose de l'esprit.

Il désigna une cloche de verre protégeant une section de cambium translucide. Ce n'était pas du bois ordinaire, mais un fragment de mémoire vive prélevé dans le Troisième Cercle. Il était zébré de vaisseaux pourpres. Une vérité interdite.

— Le Conservatoire a horreur du vide, poursuivit Malachie. Ils ne brûlent pas

l’histoire, ils la déracinent de nos lobes. Ta mission est de recoudre ce qui a été déchiré.

Elara s’approcha. L’odeur la frappa : ozone et cannelle rance. Elle saisit le stylet de contact relié à l’émetteur radio à lampes. Dès que la pointe effleura l’écorce, une décharge fusa à travers ses nerfs.

Le monde vacilla. Une décharge. Le goût du fer. Le ciel de soufre.

Pendant une fraction de seconde, la crypte disparut. Elle vit une place publique. Des corps s’enracinant dans le pavé. Une milice injectant de l’herbicide dans les veines des manifestants. Ce n’était pas une image, c’était une fréquence radio, aiguë, insupportable, qui ordonnait le silence.

— Garde le contact ! aboya Malachie.

Elara serra les dents. Elle manipula les cadrans de l’émetteur, cherchant la résonance. Le bruit de friture se mua en une mélodie disharmonieuse. Elle lisait les cernes du temps avec son système nerveux. Puis, elle sentit le vide. Une cicatrice parfaitement lisse dans la trame de la mémoire. Une ablation chirurgicale.

— C’est taillé trop proprement, haleta-t-elle. On dirait qu’une main a passé un rasoir dans la sève.

— La Taille Miséricordieuse, murmura Malachie. Le Grand Arboriste ne supprime pas seulement le souvenir, il polit la blessure pour que l’esprit ignore sa propre mutilation. L’oubli de l’oubli.

Elara tenta de forcer le passage, de pousser la fréquence au-delà des limites du xylème. Mais alors qu’elle sondait la structure moléculaire du greffon, une note de piano frappa son propre cervelet. Un tintement de cuivre dans une nef déserte. Elle

lâcha le stilet. Le silence revint, hanté. Elle porta la main à sa nuque, là où les implants de contrôle des Élagueurs étaient ancrés.

— Ma propre structure... murmura-t-elle. J'ai senti la même cicatrice. Ici.

Malachie s'approcha, ses doigts comme de l'écorce écartant ses cheveux. Il apposa une loupe de joaillier contre sa peau. Son souffle devint court.

— Par le cambium originel...

— Quoi ?

— Ce n'est pas une lésion naturelle, Elara. C'est une taille de maintenance de haute précision. Tu as été émondée bien avant d'entrer au Conservatoire. Le Grand Arboriste s'est occupé de toi personnellement. Il a cautérisé tes terminaisons synaptiques. Tu es une œuvre d'art de la Botanique Noire. Une plante dont on a guidé la croissance pour qu'elle ne fleurisse jamais dans la mauvaise direction.

Une rage froide, une sève empoisonnée, monta en elle. Sa haine, qu'elle croyait être un sursaut moral, était peut-être une racine qu'on lui avait permis de garder pour mieux la manipuler.

— S'il a taillé, c'est qu'il y avait une branche vigoureuse à cacher. Apprends-moi comment on brise l'écorce.

Malachie s'inclina. Il versa une goutte de sève-mère sur le greffon. Le liquide se répandit en motifs fractals.

— Tu vas devoir laisser la sève entrer en contact avec tes propres fluides. Une transfusion mémorielle.

Il lui tendit un cathéter en verre relié à une pompe péristaltique.

— Le risque ?

— La lignification précoce du lobe frontal. Tu finiras comme ces statues dans les parcs, les doigts devenus brindilles, condamnée à répéter le souvenir d'un autre dans le vent.

Elara dénuda son poignet. Elle fixa la zone où la peau laissait deviner le passage bleuâtre du sang.

— Faites-le.

L'aiguille pénétra. Le froid fut instantané. Ce n'était pas la glace, mais la température des cryptes où la lumière meurt. Elara sentit la sève remonter son bras, une intrusion pesante. Chaque centimètre conquis provoquait une crampe atroce. Ses os semblaient se transformer en chêne massif.

Le signal radio revint, interne cette fois. Son cœur battait en code morse.

PERDU.

Les images déferlèrent, superposées à la réalité. Elle voyait des dossiers brûler et des noms rayés avec une encre qui rampait comme des insectes. Elle vit un visage. Une femme. Sa mère. Elle criait, mais sa gorge était pleine de racines. Elle dissimulait un carnet dans le creux d'un tronc mourant.

La douleur irradiait dans son crâne. Le Grand Arboriste avait installé un pare-feu biologique. À chaque fois qu'elle s'approchait de la vérité, le système déclenchait une décharge de neurotoxines.

— Je la vois... balbutia Elara. Le carnet... Secteur de l'Oubli...

— Tiens bon ! Utilisez ta haine comme isolant !

Le cri électromagnétique devint un hurlement blanc. Elara vit sa psyché : un arbre magnifique mais mutilé, dont les branches maîtresses avaient été sciées et remplacées par des prothèses de bois mort. Elle ne lutta plus. Elle aspira la sève-mère. Elle l'invita à combler les vides, à saturer les cicatrices. Elle ne sentait plus ses pieds, seulement ses ancrs qui s'enfonçaient dans le sol de fer.

Une phosphorescence verte satura la crypte. Elara s'effondra, l'aiguille s'arrachant de son bras. Elle resta haletante, les yeux fixés sur les racines du plafond qui palpitaient comme des veines. Son bras droit était lourd, froid. Sous la peau, des veines d'ambre dessinaient une marqueterie vivante.

— Tu as survécu à la greffe, murmura Malachie.

Elara se redressa. Sa vision était différente. Des halos de lumière entouraient chaque objet organique. Elle percevait le flux des stomates, la respiration des mousses.

— Il ne m'a pas seulement taillée, Malachie. Il m'a utilisée comme une archive vivante. Il a caché dans mon esprit ce qu'il ne pouvait détruire.

Elle se leva. Ses mouvements avaient une précision mécanique, inhumaine.

— Je sais où est le carnet. Et je sais pourquoi il a eu peur. Ma mère avait compris : la Grande Lignification n'était pas un accident.

— Elara, certaines vérités sont des parasites. Elles te dévoreront.

— Je suis déjà dévorée. Regarde mes mains.

Elle ramassa son stylet. L'instrument grésillait, captant les échos des hautes sphères du Conservatoire. Elle n'était plus une proie, mais une fréquence parasite dans le système. Un larsen assourdissant.

— Allons-y. Le Grand Arboriste pense avoir créé un jardin parfait. Je vais lui montrer ce qui arrive quand la forêt décide de pousser à l'envers.

Chapitre 10

Infiltration : La Serre des Archives

L'air n'était plus ici une simple mixture gazeuse propice à la vie, mais un fluide visqueux, saturé de chlore et de phénol. Elara s'extirpa de la gaine de décontamination, ses poumons brûlant sous l'assaut des aérosols fongicides. Sa combinaison d'Élagueuse, striée de cicatrices de lymphes ambrées, conservait une odeur de forêt sauvage — un parfum d'exsudat et de pourriture noble qui, dans ce temple de la stérilité, résonnait comme un blasphème. Elle pressa sa main contre la paroi de plexiglas givré. Le contact lui rendit une froideur chirurgicale.

Derrière la paroi, la Serre des Archives déployait sa nef centrale : un cauchemar de géométrie domestiquée. Des arches d'acier brossé s'élevaient à des hauteurs vertigineuses, soutenant des dômes de verre opaques qui ne laissaient filtrer qu'une lueur spectrale, presque sous-marine. Ici, la Grande Lignification ne relevait pas du chaos ; elle était sculptée par le dogme.

Les arbres-archives n'avaient rien de commun avec les spécimens erratiques des faubourgs. Ils trônaient dans des cuves de stase en alliage de titane, leurs radicelles plongées dans des bains de nutriments synthétiques d'un rose fluorescent. Leurs troncs d'argent poli étaient striés de câbles de fibre optique qui s'enfonçaient sous l'écorce, pompant les souvenirs comme on draine le sang d'un supplicié. Chaque nœud du bois, chaque excroissance, portait une étiquette maniaque.

— Trop de silence, murmura Elara. Son propre souffle lui parut indécent de vie.

Elle scruta les angles morts ; chaque ombre portée lui semblait être la silhouette d'un Gardien. Elle activa le capteur niché derrière son oreille gauche. Immédiatement, le

silence fut balayé par la cacophonie. Le monde invisible des fréquences radio explosa dans son crâne. Les arbres hurlaient. Ils émettaient des ondes courtes, des signaux de détresse modulés par la compression de leurs cernes, des sifflements de sérum pressurisé qui racontaient des récits fragmentés. Pour Elara, c'était marcher au milieu d'une foule de fantômes parlant à travers des radios mal réglées.

Ses bottes, aux semelles de feutre industriel, ne produisaient aucun son sur le linoléum blanc. À sa gauche, une rangée de spécimens de la « Période de la Grande Transition » exhibait des branches atrophiées, forcées de croître en spirales parfaites. L'air empestait la morgue fleurie : le désinfectant luttait contre l'émanation sucrée de l'exsudat concentré.

Une vibration particulière atteignit ses molaires avant même que les instruments ne la captent. Une fréquence de basse intensité, régulière, obsédante : le signal de la « Mère-Fondation ».

Elle tourna au croisement du Secteur Gamma. Les cuves gagnaient en masse, protégées par des treillis laser dont le rougeoiement pulsait au rythme de respirateurs mécaniques. Derrière les vitres blindées, les arbres-fondateurs rappelaient des corps en pleine extension, les bras levés vers un ciel interdit, la peau-écorce tendue sur des muscles de bois nouveaux.

Au centre de la rotonde, isolée dans une cage de Faraday translucide, trônait la branche maîtresse du Premier Arbre. Le fruit pendait, solitaire, à l'extrémité d'une pousse ambrée. Une drupe charnue, translucide, où l'on devinait des filaments d'or et de pourpre pulsant comme un système nerveux.

— Voilà la vérité, pensa-t-elle avec une rage froide. Neuf siècles de mensonges dans une bulle de sucre et de suc ambré.

Elle s'approcha de la console. Ses doigts gantés de latex tremblaient. La radio dans sa

tête capturerait désormais des bribes de la fréquence du fruit. Ce n'était plus le chaos, mais une harmonie de milliers de consciences synchronisées, un chant de fondation ignorant la corruption.

Un bruit métallique résonna au bout de la nef. Cliquetis de pistons. Soupier d'une porte hydraulique. Elara se figea dans l'ombre d'un réservoir.

Deux silhouettes apparurent : des Techniciens du Phloème, masques en bec de corbeau et tabliers de cuir enduits de graisse. Leurs voix, filtrées par les résonateurs, sonnaient comme des grincements de métal.

— Tension osmotique trop haute sur le sujet 01, disait l'un d'eux. Le fruit va éclater avant la récolte.

— Le Grand Arboriste veut une pureté de 99 %, répondit l'autre. Remplace les nutriments par du sérum de suppression. On anesthésie les racines.

L'anesthésie des racines. Une lobotomie botanique. On injectait des toxines pour détruire les souvenirs périphériques et ne garder que le noyau dur du dogme. Elara attendit qu'ils s'éloignent. L'odeur de l'ozone devenait insupportable. Elle sortit son extracteur portatif.

Le piratage du champ de force fut une agonie de secondes. 50 %... 70 %... 90 %... Les lasers s'éteignirent avec un léger crépitement.

Elle franchit le seuil de la cage. Instantanément, la pression acoustique changea. Ce n'était plus une radio, c'était une immersion. Une saveur de terre grasse lui envahit le palais ; l'écho thermique d'un soleil éteint lui brûla l'épiderme. Marée de sensations brutes. Vertige identitaire.

Elle tendit la main. La surface du fruit était chaude, animée d'un battement régulier, cardiaque.

— Pardonne-moi.

Elle trancha la tige au scalpel thermique. Une goutte de lymphe dorée s'échappa, brûlant son gant dans une odeur d'encens. Elle fourra l'objet dans un conteneur isotherme.

Un cri strident déchira la réalité. Alarme physique. Hurllement de sirène réveillant les échos de la cathédrale de verre. Les lumières bleues passèrent au rouge sang.

— Intrusion détectée ! Secteur Fondation !

Elara s'élança vers les gaines d'aération. De la poussière. Du métal. Le battement du fruit. La structure de la Serre semblait se crispier. Les tuyauteries au plafond vibraient comme des artères. Le réseau racinaire, le Mycélium-Rex, réagissait à l'amputation.

Elle se glissa dans le conduit étroit. Le métal galvanisé transpirait. Une condensation poisseuse, chargée de fer oxydé, s'accrochait à sa peau. Chaque mouvement déclenchait un gémissement de tôle. Le fruit contre sa hanche distordait la réalité. Des ondes de chaleur traversaient son flanc. Ses gencives commençaient à saigner, un goût métallique envahissant sa bouche. Son système nerveux entraînait en résonance avec l'artefact.

Elle rampa plus vite, ses ongles griffant le métal. Soudain, une vibration différente. Un bourdonnement mécanique. Elle se colla contre la paroi. Un Drone-Sondeur passa juste sous la grille, son œil rouge balayant la zone.

— *Tais-toi...* murmura-t-elle, pressant la sacoche pour étouffer ce cœur végétal.

Le drone s'éloigna. Elle reprit sa course, mais les parois se rapprochaient comme les mâchoires d'un étau. L'architecture mutait. Le Grand Arboriste isolait les secteurs. Il

allait purger l'oxygène.

Une nouvelle vague de souvenirs percuta son esprit. Elle vit la construction de la première muraille. Elle sentit le poids des pierres, la sueur des ouvriers au sang modifié. Elle vit le premier Grand Arboriste planter la graine du Mycélium-Rex dans le cadavre du dernier président. Cette vérité agissait comme un acide. Elle devenait le réceptacle d'une agonie collective.

Elle atteignit une trappe de service. Ses doigts glissèrent sur l'exsudat qui suintait de la sacoche. Le fruit-mère pleurait. Une substance luminescente maculait ses vêtements, odeur de miel brûlé et de poussière d'archive. Signature biochimique impossible à dissimuler.

Elle déverrouilla la trappe et se laissa glisser dans un puits vertical. Elle atterrit dans un espace interstitiel. Ici, les racines du Mycélium-Rex perçaient le béton, s'enroulant autour des poutres d'acier comme des anacondas de bois sombre.

Le chant radio devint une pulsation rythmique. Battement de cœur géologique. Elara comprit : elle se trouvait dans le système nerveux périphérique du complexe. Chaque pas sur ce sol spongieux serait transmis au centre de contrôle.

Une silhouette massive se dressa dans le corridor de service. Un Garde-Arboriste. Cuirasse d'écorce de chêne noir et masque respirateur aux filtres fongiques. Il maniait un échenilloir de combat.

Elara ouvrit le rabat de sa sacoche. La radiance du fruit inonda le tunnel. Le garde chancela, ses capteurs saturés par le flot d'informations ancestrales. La trahison originelle se déversa dans ses circuits comme un poison. Elara glissa sous la lame et trancha le tube d'alimentation du masque. Une lymphe épaisse jaillit, aspergant les murs.

Elle courait vers la lumière bleue de la sortie. Ses poumons en feu. Elle était une ombre chargée de lumière. Derrière elle, le Mycélium-Rex grondait, bête blessée.

La porte de sortie n'était plus qu'à quelques mètres. Elle sentit l'air froid de la nuit, celui de la pluie et de la terre. Mais alors qu'elle atteignait la poignée, une voix résonna, fragmentée, dans ses propres os :

« Équilibre. Homéostasie. Silence. »

C'était lui. Fragmentaire. Éthéré.

« Elara... le passé est une charge. Vous allez vous briser. »

Ses doigts se raidissaient. Elle sentit la lignification gagner ses jointures. Ses tendons devenaient des fibres ligneuses, son sang un sérum épais.

— Alors regardez-moi me briser, répondit-elle d'une voix qui n'était plus la sienne. Et voyez ce qui arrive quand les éclats tombent.

Elle poussa la porte. La ville l'engloutit.

Elle descendit dans les entrailles de la cité. L'obscurité hurlait. Elle atteignit enfin le Hall des Plexus. Cathédrale inversée où des colonnes de radicelles blanchies s'élevaient vers une voûte invisible. Elle s'approcha de la console de cuivre et d'ivoire végétal. Elle n'était plus tout à fait humaine. Elle était une zone de transition.

Elle posa le fruit sur le réceptacle de la Racine Souveraine. Les haubans organiques s'enroulèrent autour de la drupe. La connexion fut instantanée. Une lueur violette courut le long des veines de bois, remontant vers les cimes.

Le bruit commença. Craquement sismique. Le silence du Conservatoire fut pulvérisé.

Elle entendit le premier cri d'une forêt à qui l'on rendait conscience. La sève bouillonnait. Le Grand Arboriste hurla, sa voix se perdant dans le tumulte des millions de consciences réveillées.

Elara tomba à genoux. Ses mains étaient désormais des racines plongées dans le terreau du hall. Elle ne sentait plus la douleur, seulement la circulation d'une mémoire retrouvée. Elle était le pont. La vérité n'était plus une archive ; elle était une onde de choc.

L'obscurité devint, pour la première fois, parfaitement paisible. Le chapitre de la dissimulation se fermait. Au-dessus d'elle, dans la cité haute, chaque récepteur mémoriel se mit à crépiter. Une mélodie oubliée s'éleva, portée par le vent de bois vert.

L'infiltration était terminée. La révolution, elle, venait de prendre racine.

Chapitre 11

Le Goût de la Révolte

L'humidité de la cachette n'était pas celle, saine et terreuse, d'une cave de vigneron, mais une exsudation rance, un suintement de salpêtre mêlé à l'odeur ferreuse des vieux circuits imprimés. Dans les tréfonds de cette station de métro désaffectée, les Greffeurs s'activaient dans un silence de cathédrale profane. Des câbles gainés de caoutchouc craquelé pendaient du plafond comme des lianes industrielles, s'entortillant autour de racines de surface qui avaient forcé le béton pour s'abreuver de la sueur des hommes. Elara sentait la vibration jusque dans ses molaires. Ce n'était pas un son, mais une modulation de fréquence, un bourdonnement basse-fidélité qui lui rappelait que le monde extérieur n'était plus qu'une immense antenne de bois mort.

Au centre de la pièce, sur un plateau de métal chirurgical piqué de rouille, reposait le fruit.

Il ne ressemblait en rien aux offrandes polies que les citoyens du Haut-Conservatoire savouraient lors des eucharisties mémorielles. C'était une tumeur de sève solidifiée, une excroissance d'un violet si sombre qu'il paraissait noir sous les néons vacillants. Sa peau était parcourue de nervures saillantes, un réseau de capillaires lignifiés palpitant au rythme d'un cœur absent. C'était un fragment de la Mémoire de Fer, une branche effacée lors de la Purge des Trois Vallées.

Kael s'avança, les mains gantées d'une résine poisseuse. Dans ses pupilles, le balayage des oscilloscopes avait laissé des traînées de phosphore, une fièvre électrique qui semblait consumer ses derniers lambeaux de raison. Il saisit un scalpel dont la lame avait été trempée dans un solvant neutralisant et, avec une précision de neurochirurgien, incisa la peau du fruit.

Un sifflement s'échappa de la fente, libérant une pression millénaire. Une puanteur de charogne, d'ozone et de terre brûlée envahit instantanément la cave. Ce n'était pas le parfum sucré de la réminiscence habituelle, mais l'effluve d'une nécrose historique. La chair, d'un ambre visqueux, laissait apparaître des filaments de cuivre qui cherchaient désespérément une connexion.

— Qui valide ? demanda Kael, sa main tremblant légèrement.

— Moi, dit Elara.

Sa propre voix lui parut étrangère, métallique, comme passée au travers d'un vieux récepteur à lampes. Elle ne pouvait plus ignorer l'appel. Depuis qu'elle avait désobéi aux protocoles de taille pour écouter le cri des arbres qu'elle amputait, le silence n'existait plus. Elle captait les agonies électriques des lampes et les murmures électromagnétiques de ses compagnons. Elle s'approcha. Kael préleva une fine tranche de la chair ambrée, révélant en son sein des synapses de bois, et la déposa sur la langue d'Elara.

Le contact fut un choc galvanique. Un froid sidéral lui gela le palais, suivi du goût d'une pile qui coule, de limaille de fer mélangée à de la sève amère. La synesthésie la frappa de plein fouet. Les murs de béton devinrent translucides, révélant les millions de racines s'entremêlant dans le sol comme des câbles téléphoniques vivants pompant l'essence de l'humanité.

Puis, la chute.

L'esprit d'Elara fut projeté en arrière, aspiré par le vortex mémoriel du fruit, remontant les anneaux de croissance du temps jusqu'à l'instant zéro. Elle vit un ciel d'un bleu d'acier, saturé de traînées chimiques. Elle se trouvait au milieu d'un champ de bataille où la Grande Lignification figeait l'histoire. L'air crépitait de décharges

électrostatiques. Partout, des soldats tombaient à genoux, mais ils ne saignaient pas : ils se pétrifiaient. La peau devenait grise, se fendillait en une écorce rugueuse ; les doigts s'allongeaient en brindilles acérées. Leurs jambes s'enfonçaient dans la boue, les pieds devenant racines.

Ce n'était pas une maladie. C'était une architecture politique.

Elle vit, sur une colline, des silhouettes protégées par des scaphandres de verre. Ils ne soignaient pas ; ils accordaient. À l'aide de consoles massives, ils utilisaient des fréquences radio pour diriger la croissance de cette forêt de cadavres. Le Grand Arboriste de l'époque, poète monstrueux dissimulé derrière un masque respiratoire, manipulait une antenne. À chaque ajustement de potentiomètre, une vague d'hommes se figeait en une rangée de chênes tordus, hurlant en silence dans le spectre électromagnétique.

Le Conservatoire n'avait pas sauvé l'humanité de la Forêt ; il l'avait créée pour la dompter. La paix par l'oubli. Transformer l'agonie en nectar pour nourrir les vivants de leurs propres martyrs.

Le signal devint un cri blanc. Elara fut projetée contre le mur de la cave. Des larmes d'ichor ambré coulèrent sur ses joues tandis que les écrans cathodiques explosaient dans une gerbe d'étincelles bleues. Le fruit sur le plateau se flétrit, devenant une boule de charbon friable.

— C'était un massacre programmé, parvint à articuler Kael, le visage blême. Ils les ont récoltés.

Elara leva les yeux. Son regard n'était plus celui d'une femme hantée, mais celui d'une arme chargée. Elle percevait désormais la grammaire des ondes.

— Le signal est toujours là, dans le xylème, dit-elle d'une voix rauque. Chaque arbre

de cette ville est un témoin qui ne demande qu'à hurler.

Elle se redressa, ses articulations craquant comme du bois sec. Elle s'approcha de la console centrale, la seule épargnée par la surcharge. Elle ne se contentait plus d'écouter la sève ; elle lui parlait. Elle injectait sa propre fureur dans le réseau, sentant l'immense entrelacs de mycélium tressaillir sous la cité.

— On ne va pas élaguer cette fois, ordonna-t-elle à Kael. On va déraciner.

Soudain, la porte blindée de la crypte vola en éclats, découpée avec une précision terrifiante. Les Écorcheurs entrèrent, graciles et inhumains, leurs membres renforcés de fibres de chêne noir. Leurs scies circulaires à haute fréquence déchiraient déjà l'air saturé d'ozone.

Kael ramassa une barre de fer, rempart dérisoire, mais Elara ne recula pas. Elle plongea ses mains dans la masse de fibres organiques et de câbles au cœur de la machine. Les connecteurs neuronaux se fixèrent à ses poignets avec un bruit de succion métallique. Elle ne craignait plus la charge ; elle était devenue le relais.

— Je suis la foudre, murmura-t-elle.

Elle poussa la manette de surcharge. L'explosion fut psychique. Une onde de choc balaya la ville, piratant chaque fruit mémoriel, chaque conduit de sève. Le Cri Primaire envahit l'espace hertzien, une cacophonie de fer et de bois, la douleur brute des millions de lignifiés résonnant enfin dans les oreilles des citoyens. Les eucharisties mémorielles virèrent au fiel. Le goût sucré du passé fut balayé par l'amertume de la vérité.

Dans la crypte, les racines jaillirent du béton, se muant en défenseurs aveugles, broyant les Écorcheurs sous une force hydraulique. Elara, suspendue au centre de ce chaos, sentait son identité se dissoudre dans le réseau global. Ses poumons se

remplissaient de fibres, son cœur battait avec la lenteur séculaire des grands arbres.

Au-dehors, l'aube se levait sur une ville transfigurée. Le cri humain s'élevait des rues, déchirant le silence de cristal du régime. La sentinelle de l'apocalypse veillait désormais sur les racines, et pour la première fois, la forêt ne mentait plus.

Chapitre 12

Le Dilemme de l'Élagueuse

Le silence, dans les entrailles de l'Ancien Secteur 4, n'avait rien d'une absence de bruit. C'était une gelée acoustique où s'agglutinaient les râles électromagnétiques des arbres poussant à travers le béton armé. Elara était tapie dans l'obscurité poisseuse d'un ancien local de transformateurs, les jambes repliées contre sa poitrine, sentant le froid du fer rouillé mordre ses vertèbres à travers sa tunique de jute. L'air poissait d'une humidité terreuse, un mélange de décomposition et de genèse. Ici, la ville ne mourait pas ; elle se métamorphosait en une cathédrale de lignine et de sève noire.

Devant elle, le récepteur radio – vestige bricolé de l'ère pré-fongique, hybride de tubes à vide et de racines nerveuses greffées – crachotait une neige sonore. Parfois, un cri modulé s'en échappait, l'oscillation d'un chêne-mémoire situé à des kilomètres, hurlant dans le spectre radioélectrique la douleur d'une branche coupée. Elara pressa ses paupières jusqu'à l'embrassement des phosphènes. Depuis son craquage, elle ne percevait plus le monde comme une suite de formes, mais comme un enchevêtrement de vibrations. Elle était une antenne vivante, une Élagueuse dont les circuits internes grillaient sous le trop-plein de vérités végétales.

Soudain, le chaos des ondes se mua en une mélodie d'une pureté insoutenable. Le grésillement s'effaça pour laisser place à un canal d'un blanc de diamant, une oscillation millimétrée que seule la technologie du Conservatoire pouvait générer. Le son ne sortait plus du haut-parleur ; il migrerait dans sa charpente osseuse.

— Elara.

Le nom flotta dans l'air, porté par une voix de nacre froide évoquant le glissement

d'un scalpel sur une plaque de verre. Le Grand Arboriste. Sa voix portait ce mélange de condescendance paternelle et de froideur clinique : une voix faite pour le diagnostic, non pour la pitié.

Elle ne répondit pas. Ses pupilles se contractèrent violemment, tandis que ses doigts se crispaient sur le cadran de bakélite. Dans l'ombre de la pièce, les racines pendant du plafond semblèrent s'étirer vers elle, aimantées par l'énergie du signal. Elle sentait l'écorce gratter furieusement sous la peau de ses avant-bras, une réaction mécanique à cette fréquence qu'elle ne connaissait que trop bien.

— Je sais que tu écoutes, reprit la voix, imperturbable. Ta signature synaptique brille sur nos scanners comme une luciole dans une crypte. Tu es toujours connectée au Réseau Racinaire, Elara. On ne cesse jamais vraiment d'être une Élagueuse. Le lien est gravé dans ton écorce cérébrale.

Elara cracha au sol, une salive amère au goût de cuivre.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa voix était rauque, brisée par des semaines de paranoïa.

— Ma part de fruits a été confisquée. Mon identité a été rayée des registres. Je suis une branche morte.

Un rire sec comme le craquement d'une feuille morte grésilla dans le récepteur.

— Les branches mortes font d'excellents combustibles, Elara. Ne sois pas mélodramatique. Tu es un outil précieux que nous avons dû... désengager momentanément. Mais regarde-toi. Tu te terris dans l'humus, tu te nourris de débris mémoriels de troisième catégorie. Ta conscience s'effiloche. Bientôt, tu ne seras plus qu'une extension du sous-bois, une conscience sauvage sans visage.

Le Grand Arboriste marqua une pause, laissant le poids de cette prédiction s'infuser dans l'esprit de la fugitive. Elara sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe. Il avait raison : sa mémoire était un tamis. Elle luttait chaque matin pour se

rappeler la couleur des yeux de sa mère avant que l'air ne devienne cet étouffoir de spores.

— Je peux te rendre tout cela, murmura la voix avec une douceur de givre. J'ai ta Graine de Vie ici, devant moi. Ton noyau mémoriel original.

Dans la grisaille ferreuse du local, Elara visualisa l'objet : une sphère d'ambre et d'or irradiant une chaleur lumineuse, seule couleur chaude dans cet univers de rouille.

— Les souvenirs de ton enfance dans les Vergers de l'Ouest, la sensation du vent sur ta peau... Je peux réinjecter ces données. Tu pourrais redevenir Elara. Pas l'Élagueuse brisée, mais la femme que tu étais censée être.

— À quel prix ?

Ses côtes se serrèrent, son cœur battant une chamade irrégulière contre sa charpente osseuse.

— Le prix est une simple opération de nettoyage, répondit-il, et son ton se fit plus tranchant. Tu as rejoint les Greffeurs. Ces fanatiques pensent que la vérité est un droit, alors qu'elle est une charge que seul le Conservatoire peut porter. Ils veulent empoisonner la Sève Royale. Ils veulent diffuser le Cri Primaire, cette cacophonie de douleurs qui mettrait à bas tout l'équilibre psychique de la nation. Imagine des millions de consciences connectées à la souffrance de chaque arbre... Ce serait le suicide de l'humanité.

Le silence retomba, plus lourd encore. Elara percevait maintenant, à travers le spectre hertzien, le ronronnement lointain des ventilateurs du centre de données du Conservatoire. Elle imaginait l'homme dans son bureau de verre, surplombant la canopée de fer et de feuilles de cuivre.

— Donne-moi leur position. Dis-moi où se trouve le Laboratoire de Greffe de

l’Ancien Secteur 4. En échange, je t’envoie une unité médicale. Tu seras réintégrée. Le silence reviendra. Un vrai silence. Paisible. Profond.

La tentation fut une décharge électrique. Ne plus entendre les cris radioactifs des arbres, ne plus sentir la sève des autres couler dans ses propres veines... Elle se leva, ses articulations craquant dans le froid. Elle s’approcha de la fenêtre condamnée par des lattes dont les pores exsudaient une résine luminescente. Dehors, la forêt épiait. Les tours de béton étaient enlacées par des lianes de la taille de câbles de pont suspendu.

— Comment puis-je être sûre que vous ne m'effacerez pas ?

— Parce que tu es la seule à naviguer dans les basses fréquences sans devenir folle immédiatement. Je n'efface pas ce qui est utile. Je taille ce qui est nuisible. Pour l’instant, tu n’es que... désordonnée.

— Votre Graine de Vie... Est-ce qu'elle contient le souvenir du premier été ? Celui où j'ai appris à nager dans le lac avant qu'il ne soit drainé ?

— Elle contient tout, Elara. La température de l'eau, le goût du sel sur tes lèvres, la couleur exacte du ciel. Tout ce que le Conservatoire a préservé pour toi. C’est dans un coffre cryogénique, prêt à être réimplanté. Ne laisse pas ces Greffeurs brûler ton passé pour un futur qui n'existera jamais.

Elara ferma les yeux si fort que des phosphènes dansèrent derrière ses paupières. Elle entendit le vent se lever dehors, faisant grincer les branches métalliques de la Forêt Royale. Dans ce grincement, elle percevait le murmure de milliers de voix étouffées par des couches et des couches d'écorce politique. C’était le dilemme de la chair contre la lignine.

— Je... j’ai besoin de temps.

— Le temps est une ressource que la forêt consomme très vite. Il vous reste quarante-cinq minutes. Les Greffeurs s'apprêtent à commettre l'irréparable. Si tu ne choisis pas, je devrai couper la branche entière, toi y comprise. Prépare les coordonnées, ou prépare-toi à l'oubli définitif.

Le signal se coupa net. Le haut-parleur de la radio émit un dernier claquement sec. Elara resta immobile. L'odeur de l'humus semblait s'intensifier, comme si la forêt elle-même attendait sa trahison. En bas, un bruit métallique résonna contre les tuyauteries. Les Greffeurs s'activaient. Dans trois quarts d'heure, elle devrait choisir entre être une personne avec un passé volé ou un fantôme luttant pour un futur de cendres.

Elle sortit son scalpel d'Élagueuse. La lame brillait d'un éclat froid sous la lueur des champignons phosphorescents. L'Arboriste croyait qu'une Élagueuse craignait par-dessus tout la perte de son identité. Mais il oubliait une chose : une Élagueuse savait aussi reconnaître quand un arbre était trop pourri pour être sauvé par une simple taille. Parfois, il fallait brûler le verger tout entier pour que quelque chose de neuf puisse enfin germer dans les cendres.

Elle s'assit de nouveau devant la radio. L'air dans la pièce devint de plus en plus dense, chargé de l'électricité statique d'un orage mémoriel imminent. Elle tendit l'oreille, cherchant parmi les fréquences de la douleur et de l'oubli une raison de croire encore, ou une raison de tout abandonner pour la paix d'un mensonge bien entretenu.

Le signal des Greffeurs arriva enfin, une série de trois impulsions courtes dans les basses fréquences. Ils étaient en position. Elara connecta le détonateur à la racine maîtresse perçant le sol du transformateur. Elle ne ressentait plus l'hésitation, seulement une détermination glaciale. Elle saisit le cylindre de la Graine de Vie que l'Arboriste avait fait livrer par les conduits — cet appât doré — et le serra dans sa

main gauche sans le consommer.

L'onde de choc ne fut pas un feu, mais une explosion de sens. Le Cri Primaire fut libéré. Un milliard de consciences s'engouffrèrent simultanément dans les canaux de communication. La douleur, la joie, l'agonie et l'extase furent rejetées d'un seul coup dans le système nerveux de l'humanité.

Elara fut projetée contre le béton. Elle n'était plus une Élagueuse. Elle n'était même plus Elara. Elle était tout le monde. Elle était l'histoire. À travers la ville, les gens s'effondrèrent, les mains plaquées sur leurs oreilles, tandis que le voile du Conservatoire se déchirait. La vérité était là, brute, monstrueuse, impossible à ignorer.

Elle regarda le ciel à travers les racines qui s'agitaient convulsivement au-dessus d'elle. La Graine de Vie s'était fendu sous la puissance de la décharge, son essence dorée s'écoulant inutilement dans l'humus anonyme. Elle ferma les yeux, souriant aux ombres qui dansaient dans la tempête de fréquences. Le silence était mort. Le monde allait devoir apprendre à vivre avec le bruit de sa propre vérité.

L'apocalypse était une aube bruyante.

Chapitre 13

La Trahison des Racines

Accroupie sous une voûte de béton que lacéraient des racines grosses comme des fémurs, Elara luttait contre les potentiomètres de son récepteur. Le cuivre, rongé de vert-de-gris, semblait lui mordre la tempe. Dans l'ombre poisseuse, elle n'écoutait pas les voix des vivants — ce brossage inutile des lèvres — mais le xylème : ce système nerveux de la cité, enfin exhumé.

L'air puait le soufre et l'humus. Une métamorphose fétide. Autour d'elle, une douzaine de Greffeurs s'activaient. Des spectres aux visages maculés de suc, s'affairant sur un Injecteur de fortune. Silas, leur leader, fit signe de ralentir. Son bras gauche n'était plus que de l'écorce de bouleau squameuse. Une goutte de condensation s'écrasa sur le cou d'Elara. Froide. Tranchante.

— Elara, qu'est-ce que tu captes ? murmura Silas. Sa voix craquait comme une branche sèche.

Elle ne répondit pas. Son esprit traquait une onde sinusoïdale à travers les fibres du bois. Une pulsation intime.

— Ça vibre trop haut, Silas. La forêt ne chante pas. Elle résonne. Comme une caisse qu'on accorde.

Soudain, le signal explosa. Un crissement de cellulose déchirée. Elara arracha son casque, mais le son vibrait déjà dans ses os. L'attaque ne vint pas des ombres, mais d'une phosphorescence de décomposition qui inonda le tunnel. Les parois de béton s'ouvrirent. Des vrilles de bois sombre jaillirent du plafond avec une précision

chirurgicale.

Kael ne lâcha pas son outil. La branche le perça. Net. Il n'avait commis qu'un crime : se souvenir du nom de sa mère. Le pieu ligneux lui transperça le thorax. La fibre ne tuait pas seulement ; elle s'enroulait autour de sa colonne vertébrale, puisant dans son sang pour nourrir son expansion. Kael se figea. Sa peau vira au gris. Ses yeux devinrent des perles d'ambre.

— Embuscade ! hurla Silas.

L'ennemi était dans les murs. Le Conservatoire avait envoyé la Forêt. Des filaments de mycélium cherchaient les visages, tentant de s'insinuer dans les poumons pour y planter les graines de l'obéissance. Puis, les Gardes de la Sève glissèrent dans le chaos. Leurs armures de composite biologique luisaient d'un éclat huileux. Ils portaient des lames vibrantes conçues pour l'élagage humain.

Elara se jeta derrière un pilier. Elle vit Silas trancher des lianes intelligentes, mais pour chaque branche coupée, dix tentacules de lignine surgissaient du béton. Une vibration sous ses bottes arrêta son cœur. Un code binaire. Une onde de pression. Elle posa sa main nue sur le sol. L'information la frappa comme une décharge. Elle perçut la position de chaque rebelle par le poids qu'ils exerçaient sur le réseau. Elle sentit le dioxyde de carbone expiré être analysé par les pores de l'écorce.

Il n'y avait pas de taupe. La Forêt Royale était l'organe de surveillance total. Chaque pore, chaque filament était un capteur.

— Silas ! cria-t-elle. C'est le sol ! Ne touche pas le sol !

Trop tard. Un Garde posa une main gantée sur le front de Silas. Une pointe de bois s'enfonça dans son lobe frontal. Silas ne hurla pas. Il gémit d'extase. Ses yeux se révolvèrent. Ils lui injectaient des fruits de mémoire, une dose de dévotion servile. Ils

réécrivaient son âme.

Une racine s'enroula autour de la cheville d'Elara. Exploratoire. Curieuse. Elara trancha le lien d'un coup de lame. Le suc ambré brûla ses doigts. Elle courut vers les vieux conduits d'égout, là où le sol toxique freinait la croissance du réseau. Derrière elle, les Gardes ne la poursuivaient pas. Pourquoi courir ? La forêt savait. Chaque pas signalait sa position. Chaque halètement était une signature chimique.

Elle s'arrêta dans l'eau croupie des égouts. Elle ralluma la radio. Une voix vibra directement dans sa boîte crânienne, portée par la résonance de ses propres dents.

— Tu vois, Elara ? disait le Grand Arboriste. On ne peut pas trahir ses propres racines. On peut seulement être taillé pour mieux croître.

Elle regarda ses mains. Sous ses ongles, de petites spores vertes germaient déjà, nourries par la sueur de sa terreur. L'attaque était une greffe. Le Conservatoire assimilait la rage pour alimenter sa sève. La colère d'Elara se glaça. Si le réseau était le système de surveillance du monde, elle devait devenir son virus.

Le tunnel devint un œsophage de béton. Elara avançait. Sous ses pieds, le mycélium pulsait d'une lueur bleue. L'air était saturé d'une humidité sucrée. Elle atteignit la Sève Mère. L'immersion ne fut pas une chute, mais une déglutition. Elle plongea ses mains dans l'ambre noirci des secrets. Le liquide remonta ses bras, s'insinuant sous sa peau avec une voracité minérale. L'écorce déchirait ses chairs de l'intérieur. Ses articulations craquaient sous la poussée de la lignine.

Elle n'entendait plus. Elle résonnait. Elle perçut la trahison originelle : les arbres n'étaient pas des archives, mais des prisons. Elle vit les milliers de dissidents maintenus en stase dans des cocons de résine, leurs cerveaux servant de processeurs biologiques. Des serveurs de chair.

Une chaleur insupportable inonda la cavité. L'Arboriste activait la Purge Thermique. Le napalm fongique suintait des parois pour stériliser le secteur. Elara ne recula pas. Elle planta ses griffes de bois dur dans le cambium de la racine-mère. Elle devint un paratonnerre pour toute la souffrance du monde.

— Je ne fuis pas, murmura-t-elle dans le flux. Je me propage.

Elle injecta son identité brute dans le réseau. Elle bombardait le système de bruits blancs, de cris non filtrés et de souvenirs de tortures. Dans toute la cité, les fruits de mémoire devinrent amers. Les citoyens s'éveillèrent dans une synesthésie de douleur. Le voile se déchirait.

Au sommet de sa tour, l'Arboriste vacilla. Sa carte de contrôle s'embrasait d'une inflammation systémique. La sève ne nourrissait plus ; elle propageait l'insurrection.

— Elle est en train de réécrire le code, grimaça l'Arboriste.

En bas, Elara sentait le feu. Le napalm léchait ses chevilles pétrifiées. Elle n'était plus une femme. Elle était une onde de choc. Elle diffusa sa rage dans chaque fibre, chaque conduit de cuivre. Elle devint le signal. Son corps ne fut bientôt plus qu'une statue de carbone, les bras enserrés autour du cœur du système. Mais sous le torse calciné, le rythme persistait. Un battement tectonique.

La Grande Lignification mourait. La forêt brûlait, mais pour la première fois, les hommes redevaient des incendies. Elara, dissoute dans la sève, écoutait le fracas du printemps qui venait. Elle était devenue la forêt, et la forêt venait de dire non.

Chapitre 14

L'Incision Stratégique

En Zone Sub-Racinaire, le silence n'était qu'une sédimentation : une compression de murmures géologiques et de sifflements électriques s'écrasant sous le poids du béton. Elara restait accroupie dans l'ombre poisseuse du Caveau des Greffeurs, un ancien nœud ferroviaire dont les parois étaient désormais broyées, digérées par les vrilles de la Grande Lignification. L'humus exhalait des relents de nécro-politique, un mélange de résine ferreuse et de décomposition sucrée.

La fréquence lui rabotait les vertèbres. Depuis sa défection du Conservatoire, ces hertz mortifères ne la quittaient plus. C'était une rumeur de fond, un acouphène métaphysique qui, ce soir, s'intensifiait en un râle d'agonie.

— Les condensateurs saturent, lâcha Silas sans lever les yeux de l'établi.

Ses mains, dont les tendons semblaient avoir été remplacés par des fibres de bruyère, tressaillaient au-dessus des fioles. Devant lui palpait le Cri Primaire. Ce n'était plus une arme, mais une aberration bio-industrielle : un noyau de mémoire pure couplé à un amplificateur à haute impédance.

— Regarde-moi ça, Elara, reprit-il, la gorge pleine de sable. Le Grand Arboriste pense avoir lissé le passé. Il croit que ses incisions chirurgicales ont purifié la mémoire collective. Mais la lymphe végétale n'oublie jamais. Elle comprime. Ce virus est l'expansion brutale de tout ce qu'il a voulu condenser.

Elara s'approcha. Ses bottes s'enfonçaient dans un mycélium grisâtre qui recouvrait le sol comme une moquette vivante. Au centre d'un lacis de fils de cuivre et de fibres

nerveuses, une fiole contenait un sérum si sombre qu'il paraissait noir. C'était le distillat de la purge de l'An 32.

— On ne diffuse pas, Elara. On sature, trancha Silas en ajustant une électrode. On force chaque terminal mémoriel à vomir l'agonie originelle. Il veut la paix par l'amnésie ? Nous lui offrons la guerre par l'omniscience.

Elara effleura le transmetteur. Une décharge statique lui remonta le long du bras, déclenchant une vision : un visage se muant en écorce, des yeux devenant des nœuds de bois mort. Sa peur se ramifiait, colonisant ses poumons d'un souffle froid.

— Le Tronc Royal est un nexus, intervint Kael en dépliant une carte holographique. Les souvenirs y sont filtrés, transformés en fruits de consommation. Mais le flux n'est pas à sens unique. Il existe des conduits de reflux, des canaux de drainage de la lymphe corrompue. Nous allons remonter le système lymphatique de la ville par le Cambium Inférieur.

— Il nous faut un déclencheur humain, ajouta Silas, son regard se fixant sur Elara. Un conducteur dont le système nerveux supporte les vibrations sympathiques.

Elle comprit qu'elle n'était pas l'exécutante, mais le détonateur. Son esprit, fêlé par les pulsations électromagnétiques, était la seule interface capable de fusionner avec le virus sans être vaporisé.

— Je le ferai. Mais ce ne sera pas une libération douce. Ce sera une déflagration.

Les heures suivantes furent une descente clinique dans la préparation de la mort. Silas enfonça les électrodes sous le derme de ses poignets. Une solution de nutriments photosynthétiques envahit ses veines, transformant son sang en un plasma chlorophyllien épais. Sa vision se troubla. Les racines pendant du plafond ressemblaient désormais à des doigts cherchant à l'agripper.

— Tu entends ? murmura-t-elle. Le Tronc appelle.

Ils quittèrent le caveau par une fissure, s'enfonçant dans les tunnels de drainage. L'eau noire était chargée des résidus de l'Eucharistie mémorielle. Ils progressèrent jusqu'à la Valve Alpha, une cathédrale organique où des racines de la taille de piliers s'entrecroisaient. Au centre, une immense membrane de cuivre battait avec une régularité de métronome funèbre.

— C'est le cœur de la bête, chuchota Kael.

L'immensité de la Valve n'était pas une structure, mais une physiologie brute. Les parois serties de fibres nerveuses géantes tressaillaient à chaque pulsation. L'air saturé de bois pulvérisé collait aux muqueuses. Elara posa sa paume sur l'écorce royale. La vibration fut immédiate, s'injectant directement dans ses os. Le boîtier contre ses vertèbres émit une chaleur fébrile.

— Connecte-toi, ordonna Kael.

L'insertion des filaments cervicaux dans la console fut un viol sensoriel. L'esprit d'Elara fut projeté dans l'océan de souvenirs liquides du Tronc. Elle dérivait dans des siècles de gloire usurpée, sentant sous la surface le sédiment de douleur des millions d'âmes élaguées.

Soudain, la voix du Grand Arboriste résonna dans le réseau, paternelle et terrifiante.

« Elara, mon enfant égarée... Pourquoi vouloir rendre à l'humanité le fardeau de sa propre hideur ? Tu crois offrir la vérité, mais tu n'offres que la folie. »

— La paix sans la vérité n'est qu'une nécrose qui sourit, répondit-elle. Tu as transformé l'humanité en un charnier de cadavres qui respirent pour ton seul confort.

Elle tourna le sélecteur. Le Cri Primaire monta en puissance, faisant trembler les structures de cuivre. Les Greffeurs se plaquèrent les mains sur les oreilles, le nez saignant sous la pression. L'injecteur, une pointe de tungstène, perfora l'écorce interne. La sève jaillit en un geyser de lumière noire. Elara saisit le levier de décharge. Elle sentit le virus mémoriel s'engouffrer dans le système circulatoire du Tronc Royal.

Le temps se figea dans l'ambre. Puis, le Cri commença.

Ce fut une déferlante de conscience brute. Le virus forçait chaque cellule du Tronc, chaque fruit de mémoire, chaque prothèse auditive du pays à revivre simultanément chaque massacre que le Conservatoire avait voulu gommer. Dans l'esprit d'Elara, c'était une symphonie de verre brisé. Elle voyait les citoyens dans leurs appartements aseptisés, leurs bouches s'ouvrant dans un hurlement alors que le goût sucré du souvenir acheté se transformait en cendres et en fiel.

La Valve Alpha convulsa. Des arcs électriques illuminèrent la cathédrale souterraine d'une lueur stroboscopique.

— Regarde-les, Grand Arboriste, murmura-t-elle alors que sa conscience se fragmentait. Regarde tes arbres. Ils ne sont plus tes archives. Ils sont tes juges.

Kael l'arracha à la console, les connecteurs se délogeant avec un bruit de succion humide. Elle s'effondra, le corps mou. Au loin, au-delà des kilomètres de bois et de terre, un nouveau son émergeait. Ce n'était plus un signal électronique, mais le bruit de la forêt entière qui se mettait à hurler avec le vent. Chaque feuille, chaque fibre portait désormais la voix des morts.

L'incision stratégique était terminée. En émergeant dans une ruelle de la surface, Elara vit la cité sombrer. Le Grand Arboriste avait déjà lancé la Récolte Totale,

accélérant la lignification pour transformer les révoltés en piliers de bois muets. Mais il était trop tard. La sève, infectée par la vérité, devenait inflammable au contact du mensonge. Des incendies mémoriels éclataient dans les jardins suspendus.

Elara regarda ses mains noires de terre. Sa paranoïa s'était tue. Elle n'avait plus besoin d'écouter les arbres. Elle était devenue leur cri. Elle n'était plus une victime, mais l'architecte d'une ruine nécessaire, une herbe folle poussant dans les fissures d'un empire de bois mort. Le Conservatoire avait perdu le monopole du son ; la forêt avait repris la parole, et elle n'avait aucune intention de se taire.

Chapitre 15

La Marche vers le Cœur de Bois

Une déchirure dans la trame de l'air marquait la fin de la Zone Grise. Elara s'arrêta. Devant elle, l'air ne vibrait plus ; il pesait, chargé d'une humidité électrostatique qui fit grésiller sa peau. C'était le domaine du Conservatoire, le sanctuaire où la Grande Lignification devenait une esthétique transcendée par l'horreur.

Un pas de plus, et l'odeur l'étouffa. Un mélange de jasmin de nuit, de formol et de rouille. C'était l'exsudat enrichi que le Grand Arboriste faisait injecter dans les racines des spécimens de l'Élite. Ici, la terre n'était qu'un tapis de fibres synthétiques et de broyat d'ossements, une litière d'un blanc immaculé contrastant violemment avec le vert noir des feuillages.

Les arbres de la Forêt Royale s'élançaient vers la voûte d'acier avec une arrogance géométrique. Leurs troncs offraient une peau lissée, vernie par des siècles de chirurgie, laissant deviner sous la surface le réseau de veines bleutées où pulsait une vie volée. Des colonnes de chair végétale, archives vivantes dont chaque nœud représentait une décennie de secrets d'État.

Un goût de fer envahit sa bouche. Un bourdonnement basse fréquence monta le long de sa mâchoire pour s'installer dans son cortex. Depuis qu'elle avait « décroché » de son poste d'Élagueuse, son cerveau était devenu une antenne défectueuse, captant les résidus que les arbres expiraient dans leur agonie.

« Écoute... » modula une onde hertzienne. *« ... la structure du vide... »*

Elle serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. La rage froide servait

de rempart. Elle devait avancer. Le Cœur de Bois l'attendait au centre de ce labyrinthe de chlorophylle.

Sur l'Allée des Dignitaires, chaque spécimen reposait sous une cloche de verre invisible. Elara passa devant un *Acer Sapiens* dont les feuilles, rouges comme des hématies, tremblaient sans vent. À la base du tronc, des tubulures s'enfonçaient dans le sol, connectées à des réservoirs où stagnait un liquide carmin. L'eucharistie en circuit fermé. On n'entendait que le cliquetis régulier des capteurs mesurant le taux de conscience dans le phloème.

Plus loin, un ancien poète de la cour voyait ses derniers vers figés dans la croissance de ses branches. Les globes translucides qui pendaient de ses rameaux enfermaient des filaments d'or tourbillonnant. L'élite consommait ces fruits lors de banquets rituels, s'appropriant l'amertume d'une mélancolie millésimée.

La radio dans sa tête devint stridente. Ce n'était plus un murmure, mais un chœur désaccordé. Les arbres hurlaient leurs identités fragmentées. Elara percevait les interférences : des pluies acides, des visages aimés réduits à des suites binaires, des cris étouffés sous des couches de cellulose.

Soudain, la fréquence changea. Un sifflement métallique, comme une lame raclant du cuivre. Elara se plaqua contre un saule dont les branches étaient constituées de fibres optiques naturelles. Elle retint sa respiration.

Une patrouille de Garde-Forestiers approchait. Leurs bottes magnétiques martelaient le sentier de métal. Ces hommes portaient des masques en forme de museaux d'insectes, leurs uniformes imprégnés d'onguents fongiques.

— Secteur 4-Beta, signal stable, dit une voix d'automate. Le taux d'extraction sur le sujet 89 est en baisse. Prévoyez une purge racinaire.

Elara se recroquevilla. À travers le réseau, elle capta leur recherche d'une anomalie. Elle. Une ancienne Élagueuse capable de brûler un cerveau mal préparé. Elle attendit que leurs silhouettes, spectres mécaniques dans la lueur bioluminescente, s'éloignent. Lorsqu'elle se redressa, ses vêtements étaient tachés de poussière osseuse. La proximité des Gardes avait porté la tension dans son crâne à un niveau insupportable.

Le chemin se fit étroit, la végétation agressive. Les arbres étaient des sentinelles. Des *Quercus Vigilans* dont les bourgeons tournaient lentement pour suivre tout mouvement. Elara modula sa propre fréquence, créant un bruit blanc mental pour devenir invisible aux yeux botaniques. L'effort était épuisant. L'air était si saturé de particules mémorielles qu'elle subissait des réminiscences étrangères : l'odeur d'un parfum disparu, la sensation d'une main d'enfant, le goût d'une cendre ancienne.

— Ce ne sont que des débris, se murmura-t-elle.

Elle déboucha dans une cathédrale de bois et d'acier. Au centre trônait l'Arbre des Ancêtres. Son tronc d'ivoire ne possédait aucune feuille, mais ses branches étaient recouvertes de milliers d'ampoules de verre contenant chacune une goutte de lymphe dorée. C'était le serveur central, le pivot de la nécro-politique. Ici, l'odeur de fer était si forte qu'elle évoquait un abattoir.

Le bruit radio n'était plus un grésillement, mais une onde de choc constante qui faisait vibrer ses os. L'Arbre des Ancêtres hurlait la puissance du passé sur une fréquence capable de briser le verre. La voix du pouvoir.

Elara sortit de sa besace un perce-sève de cuivre et de fils de fer. Elle ne cherchait pas la destruction immédiate. Elle voulait capter la fréquence primaire, le crime originel élagué des mémoires officielles, subsistant dans les racines profondes du Cœur de Bois.

Alors qu'elle s'approchait d'une racine maîtresse, le sol synthétique eut un spasme.

Les conduits s'illuminèrent d'une lueur noire violacée. Le rugissement devint un signal d'alerte. Ses implants chauffèrent à blanc. Une image s'imposa : une forêt en feu, des milliers d'hommes se transformant en bois mort, combustible pour une machine occulte.

— Elara...

La voix résonna dans ses récepteurs avec une clarté clinique. C'était le Grand Arboriste, transmis par le réseau racinaire.

— Tu es une branche qui refuse la courbe du jardin. La taille est inévitable.

Elle s'effondra, les mains sur les oreilles. La forêt était en elle. Chaque particule de pollen mémoriel l'avait marquée. Ses articulations craquèrent avec une raideur de bois sec. Mais dans sa main, l'outil vibra. Une lumière verte s'alluma. L'infection commençait.

— Je ne suis pas venue pour la taille, murmura-t-elle, alors que des larmes de résine coulaient sur ses joues. Je suis venue pour la racine.

La pression augmenta. Les ampoules de l'Arbre des Ancêtres oscillèrent violemment. Sous la paume d'Elara, le bronze du réceptacle commença à onduler comme une substance organique chauffée. Ses doigts s'enfonçaient dans le métal. La douleur n'était plus une information, mais une décharge de pure mémoire traumatique. Elle ne consommait pas le bois ; elle s'y injectait.

Elle puisa dans les années passées à élaguer les anomalies — les visages des mères, les cris sous la mousse — et propulsa ce limon noir dans les veines d'or du Cœur.

— Écoute le bruit de tes archives qui brûlent.

Le Grand Arboriste tenta de l'isoler, envoyant des flux de félicité factice pour noyer sa rage. Des images de jardins éternels tentèrent d'envahir son esprit. Elle les refoula avec une image de terre froide et de chair se changeant en écorce.

Le cri qui s'échappa alors de la forêt fut le son de millions de fibres se rompant. Dans les quartiers de l'élite, les récepteurs radio vomirent une statique noire. Le goût de la cendre envahit les palais. La mémoire d'un poète ne racontait plus la beauté, mais la sensation des poumons se remplissant de racines.

La peau d'Elara se fendilla, révélant une structure fibreuse irriguée par une lumière verte. Elle n'était plus une femme, elle était le canal. Elle posa sa main, dont les doigts étaient désormais des pointes de bois dur, sur le bronze brûlant.

Le secret de l'eucharistie mémorielle — le sang derrière le sucre — jaillit dans le réseau.

Ce fut une décharge de pure mémoire. Un hurlement électromagnétique qui fit exploser chaque lampe de la cité. Le silence des tyrans mourait. Elara ferma les yeux, sentant sa conscience se diluer dans le phloème global. Elle n'était plus une Élagieuse. Elle était le vent. Sa rage était devenue la sève.

Dans les décombres du Conservatoire, le sourire de résine d'Elara demeura fossilisé, premier monument d'une ère où les hommes et les arbres partageraient enfin la même tempête.

Chapitre 16

Le Face-à-Face Clinique

L'ascension avait cessé d'être une progression physique pour devenir une érosion de l'âme. Chaque palier franchi dans les entrailles du Tronc Royal, cette colonne vertébrale de lignine et de cuivre qui transperçait les nuages de pollution, avait arraché à Elara une strate de sa certitude. Ici, l'air n'était plus un gaz, mais une mélasse tiède chargée des résidus de milliers de vies déjà digérées.

Lorsqu'elle franchit l'ultime diaphragme de bois souple marquant l'entrée du Sanctum, l'absence de son fut une pression physique sur ses tympans. Les parois, entrelacs de racines translucides où pulsait une sève luminescente, vibraient à une fréquence de 432 Hertz. Pour Elara, cette note de base du Conservatoire résonnait comme le grincement d'une scie sur un os sec.

La pièce était une nef biologique. Des grappes de fruits de mémoire pendaient du plafond, exhalant une odeur de pomme blette et d'ozone. Au centre, sous la lueur d'un projecteur chirurgical, se tenait le Grand Arboriste. Il portait un tablier de cuir de résineux maculé de sève noire. Ses mains, gantées de latex, manipulaient une branche greffée sur un socle de métal.

Il ne se retourna pas.

— Le bruit est insupportable, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Elara crispa sa main sur la poignée de sa cisaille pneumatique. Sa tête bourdonnait. Les cris électromagnétiques des arbres — les murmures des disparus, les échos des purges de l'année 42 — atteignaient ici leur paroxysme.

— Arrêtez cette fréquence, dit-elle, la voix rauque sous son masque filtrant.

L'Arboriste fit face. Son visage était une écorce humaine sculptée par une volonté de fer.

— Ce que tu appelles du bruit est la symphonie de la stabilité. Une humanité qui ne souffre plus de l'asymétrie de ses souvenirs. Regarde cette branche. Elle porte le cancer d'une révolte passée. L'oubli est la forme la plus pure de la miséricorde.

— La miséricorde ? cracha Elara. Vous avez transformé nos morts en drogue. Vous cultivez la douleur pour la vendre au détail.

L'Arboriste laissa échapper un craquement de branche morte qui lui servait de rire. Il s'approcha, ignorant la cisaille pointée vers son plexus.

— L'identité est un fardeau, Elara. Une fiction biologique qui nous condamne à la répétition. Sans ma main pour diriger la sève, ce pays se dévorerait lui-même, ivre de vieilles rancunes. Tu es une erreur de calibrage, un capteur trop sensible. Tu es le témoin que je n'ai pas pu effacer.

Il tendit une main pâle.

— Pose cet outil. Aide-moi à stabiliser la Canopy au lieu d'en être la victime.

La colère d'Elara avait le goût métallique des pistons qu'elle avait réparés toute sa vie. La réalité fit une pause. Le Sanctum devint une chambre à vide où seule battait la sève.

— Le vide ne se partage pas, Arboriste. Il se comble.

Elle arma le percuteur. Le sol vibra d'une onde tellurique. C'était le Cri Primaire, cette cacophonie de consciences emprisonnées qui frappaient contre les parois de son crâne.

L'Arboriste saisit un scalpel laser. Le duel fut bref, dépouillé de mots. Il chercha le terminal de contrôle pour isoler le signal, mais Elara fut plus rapide. La cisaille s'enclencha dans un sifflement de vapeur saturée. Le métal heurta le bois du pupitre vivant, les étincelles jaillirent, et elle plongea ses lames dans le réseau racinaire secondaire, là où les résidus mémoriels étaient stockés avant d'être filtrés.

— Tu vas tout détruire ! hurla-t-il.

— Alors laissez brûler !

L'air se chargea d'ions négatifs. Elara ne frappa pas l'homme, elle se fit antenne. Elle connecta ses propres implants mémoriels, ces greffes de fortune, directement à la sève jaillissante. Le Cri Primaire explosa.

Ce ne fut pas un son, mais une onde de choc. Les verrières de cristal éclatèrent vers l'extérieur. Un vortex de spores mémoriels d'une densité inouïe s'engouffra dans la pièce. Elara fut submergée. Elle ne voyait plus le Sanctum, mais des millénaires d'histoire : le froid d'un hiver de famine, le goût de la première pluie, la morsure d'une chaîne. Elle était le paratonnerre de la mémoire collective.

L'Arboriste s'effondra. Confronté à la masse brute de ce qu'il avait censuré, son esprit se délita. Ses veines devinrent lumineuses, sa peau se rigidifia. La Grande Lignification réclamait son architecte. Il s'enracina au sol, le visage figé dans une expression de terreur absolue, absorbé par la structure qu'il avait lui-même bâtie.

Elara s'adossa au tronc central. Elle sentit ses forces la quitter, non par épuisement, mais par transformation. Le prix à payer pour être le pont était son propre corps. Sous

sa peau, de fines veines vertes dessinaient une cartographie complexe. Elle ne luttait pas. Elle sentait ses jambes chercher le contact de la terre humide qui s'insinuait entre les pavés du Sanctum.

Par les baies brisées, elle vit la ville-forêt s'illuminer. Le signal se propageait, irriguant les quartiers bas de vérités interdites. Les gens ne se nourriraient plus de l'ombre des autres.

Une fine couche de cellulose commença à recouvrir ses paupières. Elle n'était plus l'élagueuse, ni l'insurgée. Elle devenait la mémoire vive du sol, la gardienne silencieuse de ce printemps monstrueux. Elara ferma les yeux, souriante, tandis que ses doigts s'allongeaient en radicelles, s'enfonçant pour toujours dans le terreau de la réalité retrouvée. Elle était la première feuille d'un livre qui n'aurait plus de fin.

Chapitre 17

Le Sacrifice de Cambium

Le Sanctuaire des Racines n’offrait nulle image bucolique. À trois cents mètres sous l’asphalte, la nature s’organisait en usine carnassière. L’air, saturé de lignine et de phéromones, collait aux poumons comme un goudron tiède.

Elara inspira. L’ozone et le sang stagnaient sur sa langue. Ses tempes martelaient une fréquence instable, un parasite électromagnétique enroulé autour du nerf optique. Dans l’obscurité, striée par les pulsations vert-de-gris des mousses, les câbles de cuivre s’entrelaçaient aux rhizomes. Le système nerveux de l’humanité, mis en boîte, fusionnait avec le réseau racinaire du Grand Chêne Central. Des bruits de disques durs qui crissent montaient du sol, étouffés par le râle des ventilateurs encrassés de la cité-mère.

Devant elle, Cambium s’intégrait déjà au règne végétal. Son épiderme présentait des plaques de parenchyme grisâtre, des squames de kératine durcie s’étendant jusqu’au cou. Sa rage pulsait comme un nectar corrosif.

— Écoute.

Sa voix n’était qu’un froissement de feuilles sèches. Un râle de sciure.

Elara ferma les yeux. La fréquence monta d’un cran. Ce n’était plus un bourdonnement, mais une symphonie de distorsions. Sous les strates de silence imposées par le Grand Arboriste, des millions de voix compressées hurlaient. Chaque souvenir consommé par l’élite laissait ici un exsudat mémoriel, une écume de conscience rejetée dans les radicelles.

— Ça sature, lâcha-t-elle. Ses mains crispaient le récepteur radio dont les lampes à vide grésillaient. Le pare-feu mémoriel est une muraille de nécrose.

Cambium se tourna vers elle. Ses yeux, ambre trouble, brillaient d'une lueur fébrile. Il s'approcha du Puits de Sève. Le xylème central, épais comme un séquoia, s'enfonçait vers le noyau thermique. Des pompes hydrauliques battaient un rythme cardiaque lent, injectant un distillat mémoriel dans la circulation de l'arbre-monde.

— Les machines ne parlent pas la langue de la forêt, Elara. On ne vit plus. On rumine. Le Conservatoire nous a volé le présent pour nous gaver de passé frelaté. Je préfère être un canal qu'une tombe. Seule la chair trompe le flux lymphatique.

Il se dévêtit. Son corps cartographiait la douleur. Des greffons d'aubépine s'enroulaient autour de son sternum comme des barbelés.

— Tu ne reviendras pas, Cambium. Ce n'est pas une connexion. C'est une digestion.

Il esquissa une fêlure de sourire.

— Est-ce qu'on a jamais été quelqu'un ?

Il s'assit sur l'interface de métal industriel. Les aiguilles descendirent. L'arc électrique foudroya l'homme. Succion. Le verre s'abreuva de sa chair. L'Arbre avait faim. Des filaments de xylème jaillirent de ses veines tandis que son sang, ferreux, remontait vers le système central.

Le cri de Cambium se dédoubla. Guttural. Inhumain. Une onde de choc fêla le silence. Ses orbites se révélsèrent, striées de filaments verts poussant derrière les cornées.

— Je... les vois... balbutia-t-il à travers les haut-parleurs de la console. Les purges... la

Décennie Noire... Ils ont empilé les corps sous les racines...

Le Lichen Sentinelle s'éveilla. Des vibrations infrasoniques lacérèrent les tympans d'Elara. Son nez saigna. L'odeur des cheveux brûlés envahit la pièce. Ses implants chauffaient, une perceuse dans le crâne. Sa vision pixelisait.

— La barrière est faite de remords ! hurla Cambium dans un spasme. Ouvre les vannes !

Elara poussa le levier. Une décharge émeraude foudroya le puits. Le lien devint total. Cambium n'était plus un homme ; il devenait une synapse géante injectée dans le cerveau de la nation. Ses muscles se tendirent jusqu'à la rupture, sa peau se fissa en fibres de bois tendre.

Une présence tangible cristallisa l'air. La conscience froide du Grand Arboriste les observait à travers le réseau.

— Il nous regarde, chuchota Elara, saisie d'une terreur primale.

— Qu'il regarde la forêt se souvenir de ce qu'elle a dévoré.

La distorsion mua en une note pure. Un accord parfait. Dévastateur. Dans le flux de données, des visages de dissidents exécutés et des cartes de cités rasées défilèrent. Cambium forçait les portes de l'enfer mémoriel. Son corps se calcifiait. Ses doigts fusionnaient avec les accoudoirs. Ses jambes se soudaient au socle. Le xylème l'aspirait vers le haut.

— Je tiens... la porte... haleta-t-il. Elara... le Cri... maintenant...

Ses doigts volèrent sur les touches couvertes de condensation. Elle sentait la chaleur irradier de la console, l'odeur de la bakélite brûlée.

Le silence qui suivit fut une éternité de plomb. Seul restait le bruit de la sève circulant à travers la statue de chair et de bois qu'était devenu Cambium. La brèche était ouverte. Dans les entrailles de la Forêt Royale, un virus de vérité s'infiltrait dans les fruits de mémoire.

Mais un battement sourd répondit du fond du réseau. Autoritaire. Les parois du sanctuaire se mirent à suinter une résine noire et corrosive.

— On doit partir, dit-elle à la statue immobile.

Le signal radio, précis et mortel, émettait depuis le crâne ouvert de son mentor. Elara ramassa son équipement. Des bruits de bottes résonnaient dans les conduits. Elle s'engouffra dans la galerie de service, une mélasse de pénombre violette zébrée par les pulsations des fibres optiques. Elle sentait la présence de Cambium derrière elle, non plus comme un homme, mais comme une fréquence.

Dans son oreille interne, une mélodie de distorsion racontait des fragments de vies : une femme pleurant un berceau d'osier, le goût d'une pomme pré-Lignification.

— Tais-toi, murmura-t-elle.

La résine — l'exsudat des remords de la forêt — inondait le tunnel. Une goutte frappa son gantelet. Le cuir grésilla. Une vision d'enfance la percuta. Flash. Trauma. Elle accéléra. Des racines capillaires jaillissaient du béton, cherchant sa chaleur biologique.

Le fracas des Hacheurs se rapprocha. Le pas lourd d'une machine à broyer. Ils arrivaient avec leurs scies thermiques et leurs fongicides neurotoxiques. Elara atteignit le Collecteur Delta. Sous la passerelle grillagée, un torrent de sève noire mugissait.

Un Égaré surgit de l'ombre. Des radicelles translucides jaillissaient de ses orbites.

— Donne... hier... Sa voix sentait le moisissure.

Il se jeta sur elle. Elara glissa. Ses mains de bois lui serrèrent la gorge. Puis, une liane de silice le happa. Succion. L'homme disparut dans le flux lymphatique.

Une femme en haillons surgit sur la passerelle supérieure. Sève, le contact des Greffeurs.

— Le système rejette la greffe. On a moins de dix minutes.

— Ils purgent à la sève lourde, dit Elara.

— Ils réécrivent, corrigea Sève. Si on n'injecte pas le Cri maintenant, l'Arboriste transformera la douleur de Cambium en ode à la loyauté.

— Où est l'artère ?

Sève désigna un pipeline cyclopéen. La voix du Grand Arboriste tonna alors dans les haut-parleurs, paternelle et tranchante.

— Citoyenne Elara. Pourquoi cultiver le chaos ? La mémoire étouffe l'avenir.

Laissez-nous vous élaguer.

— Votre paix est un tombeau de sciure !

Des Hacheurs descendirent du sommet en rappel pneumatique. Leurs scies hurlaient. Elara dégaina sa déchargeuse. Elle ne voyait pas des soldats, mais les instruments de la Grande Taille.

Cambium, par la voix du réseau, projeta une impulsion. Court-circuit. Dans le silence subit, Elara s'élança. Elle ne tirait plus, elle lacérait. Elle planta sa déchargeuse dans le coude d'un exosquelette. Éclair bleu. Odeur de chair grillée.

Ils atteignirent le pied de l'Artère. Le sol n'était plus que câbles nerveux et racines translucides. Cambium s'agenouilla devant la fente de l'écorce. La résine l'enveloppa. Une marée de mycélium vorace s'insinua sous sa peau.

— Elara... le signal... il est... ouvert...

La voix de Cambium sortait des tuyaux, des racines, du métal. Le dernier Hacheur s'immobilisa, les mains à son casque, foudroyé par la vérité pure qui saturait ses implants.

Elara posa une main sur l'épaule de bois de son ami. Une onde de chaleur irradia de la fusion. Elle vit le réseau s'étendre, des milliers de kilomètres de fibres transportant le Cri Primaire.

— Je sens... tout, dit la forêt. La douleur de la terre... et la soif de l'oubli. Elara... va-t-on... supporter... tant de vérité ?

— Ils n'auront pas le choix.

Une secousse ébranla le monde. Le plafond s'effondra. L'Arboriste tenta un dernier verrouillage.

— Vous détruisez l'esprit de chaque citoyen ! Vous êtes une meurtrière !

— Peut-être. Mais nous mourrons avec nos propres souvenirs.

Le corps de Cambium se liquéfia dans une cascade dorée. Elara fut projetée par le souffle. Elle se releva dans un air saturé de spores de vérité. Elle atteignit enfin la chambre du Grand Arboriste, une cathédrale de verre suspendue au-dessus du gouffre.

L'homme était là, frêle, en blouse blanche. Il regardait le Cœur-Racine se fissurer.

— La vérité est un gaz toxique, Elara. L'oubli était le seul remède.

— Vous n'avez pas protégé l'arbre. Vous en avez fait une prison.

Elle frappa le cristal. Non avec une arme, mais avec son esprit. Le choc fut total. Un paratonnerre dans la colonne vertébrale. Elle vit l'invention du feu, les guerres effacées, l'odeur de la première feuille poussant sur un cadavre. Elle était le canal.

À l'extérieur, les citoyens hurlaient. Ils retrouvaient leurs noms. Leurs deuils. Leurs amours volées. Elara sentit ses pieds s'ancrer dans le sol. Ses doigts se ramifiaient. Sa peau devenait écorce.

L'ère de l'homme-forêt commençait, poisseuse et sans secret. Elara perdit ses yeux de chair pour s'ouvrir sur un monde où chaque bruissement de feuille vibrerait d'une vérité insupportable. La ville s'écroulait, enlacée par des lianes de cuivre. La Grande Lignification n'était plus une pandémie, mais une étreinte monstrueuse.

Chapitre 18

Le Cri Primaire

Sous la voûte d'acier et de lignine du Saint-des-Saints, l'air n'était qu'ozone et spores. Elara avançait avec la raideur d'une automate, ses bottes s'enfonçant dans une boue de terreau et de fluides hydrauliques. À la base de la Racine Mère, l'architecture reniait la logique humaine. Les piliers de béton étaient étranglés par des tubulures de cuivre, dévorées par des racines aériennes. Le silence n'était qu'une pression infrasonique faisant vibrer ses dents, réveillant les échos métalliques nichés dans sa boîte crânienne.

Elle s'arrêta devant le Grand Greffoir, protubérance industrielle greffée sur le phloème de la Racine Mère. Des pompes péristaltiques pulsaient avec un bruit de cœur organique, un rythme visqueux commandant la respiration de la cité. Elara posa une main sur l'écorce. Sous la surface rugueuse, le flux des souvenirs de millions d'âmes grondait. C'était un goudron mémoriel, un torrent filtré par les chimistes du Grand Arboriste pour ne laisser qu'une mélancolie docile infusée dans les fruits de saison.

— Tu les entends, murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un souffle écorché. Le grésillement de son âme se synchronisait avec les pulsations du flux nourricier. Elle sortit le Dérivateur, artefact de cuivre et de silicium. Une pièce d'orfèvrerie sauvage couverte de soudures. Sa mission : briser les valves de filtration et forcer la Racine Mère à expulser l'histoire brute, sans anesthésie.

Le couplage fut une agonie. Elara exposa sa main droite. Le sang, en ralentissant,

devenait résine. Ses doigts étaient noueux, sa peau avait la texture du bouleau. Elle saisit les aiguilles du Dérivateur. Froides. Chirurgicales. Elle les enfonça dans l'interface du Greffoir. À chaque insertion, un arc électrique bleuté crépitait. Elle n'était plus une femme, elle était un transformateur. Les fréquences radio montèrent d'un octave. Un liquide noir coula sur ses lèvres, goût de fer et de terre ancienne.

La dernière aiguille devait pénétrer le cambium, là où la sève brute charriait les massacres oubliés et les cris des premiers transformés emmurés vivants.

— Elara. Arrêtez. Vous déchaînez une gangrène.

Elle ne se retourna pas. Elle connaissait cette statique mémorielle. C'était la fréquence du Grand Arboriste.

— La gangrène est déjà là, répondit-elle. Elle est dans le silence que vous imposez aux arbres. Les racines n'oublient rien.

Elle scella la jonction d'un coup sec.

L'aiguille s'enfonça de dix centimètres. Un spasme colossal secoua la Racine Mère. Le métal se tordit. Le son commença. Ce n'était pas un cri, mais un bruissement de feuilles amplifié par un million de mégaphones. Le son d'une forêt que l'on brûle, mais dont chaque tronc possède une gorge humaine. Elara fut soulevée de terre, bras écartés en une posture de crucifiée technologique. La sève pénétrait ses veines, autoroute de feu. La fibre déchirait son derme. Elle fut un ouvrier étouffé, une mère privée de son nourrisson, un opposant réduit en engrais. L'eucharistie mémorielle s'inversa.

Dans les rues, le miracle funeste opéra. Les distributeurs de fruits crachèrent un jus noir. Les citoyens se figèrent. Chaque radio devint une bouche. Un homme vit le fruit dans sa main pulser ; de la peau émergea un visage miniature hurlant une terreur pure.

Le cri était déjà en lui, dans son sang, dans les synapses vendues au Conservatoire. Dans les quartiers opulents, l'élite vit ses souvenirs de luxe remplacés par la réalité des charniers. Ils sentirent la pourriture servant de base à leur raffinement.

Elara n'était plus Elara. Elle était la Forêt. Ses yeux se révélaient, blancs et striés de capillaires éclatés. La Racine Mère luit d'un phosphore vert. La bioluminescence courut sous les trottoirs, grimpa aux murs, s'insinua dans les câbles. La ville entière révéla son squelette sous une radiographie géante.

Sa vision devint granuleuse. Elle vit les Greffeurs dans les ombres, injectant leurs virus mémoriels. Son torse se fissura. La lignification gagnait son cou. Elle devenait le mât émetteur de la révolution. Une onde de pression éteignit les lumières. Un silence de vide spatial. Puis, le Cri reprit, s'insinuant dans le cartilage auriculaire de chaque citoyen. La cité était une boîte de résonance.

L'histoire, taillée comme un bonsaï monstrueux, reprenait ses droits. Elle déchirait les certitudes. Elara ne sentait plus la douleur, seulement la vibration. Elle était le diapason d'un monde s'effondrant pour renaître. Une pourriture honnête. Le silence était mort.

Dans les archives, les bocaux éclatèrent, libérant des effluves de souvenirs en une fumée toxique. La ville se souvenait du sang et de la trahison. Dans sa tour dévastée, le Grand Arboriste recula. Sous ses pieds, le marbre vibrait. Il vit les arbres du parc se convulsier, leurs branches se tordant comme des membres arthritiques. Les feuilles tombaient en pluie noire.

Il n'y avait plus d'ordre. Le Cri Primaire était une polyphonie de toutes les souffrances accumulées. Elara, statue d'écorce grise et de métal, scellée au sol par des excroissances subéreuses, ne formait plus qu'un seul être avec la machine de guerre mémorielle.

L'Arboriste s'assit au milieu des décombres de son bureau. Il ne chercha pas à fuir la racine qui jaillissait du sol pour broyer ses colonnes. Il observa ses gants de cuir blanc. La mousse commençait à ramper sur ses doigts, nourrie par l'humidité de l'air saturé. Il ferma les yeux, acceptant enfin l'invasion verte. Il ne restait plus personne pour élaguer le passé. Le Grand Arboriste, immobile, devint le terreau enrichi de la jungle qui s'éveillait.

Chapitre 19

L'Effondrement du Dogme

L'air n'était plus une simple composition de gaz ; il s'était figé en une texture gélatineuse saturée de fréquences de résonance que l'oreille humaine n'aurait jamais dû traduire. Au cœur du Saint des Saints du Conservatoire, là où les voûtes de béton brut épousaient les racines descendantes de la Grande Lignification, le silence, ce dogme absolu, venait de se rompre avec la violence d'un fémur brisé. Ce n'était pas un cri organique, ni tout à fait un signal radio. C'était le Cri Primaire : deux siècles de purges et de mensonges siphonnés dans le xylème et réinjectés dans l'éther.

Le Grand Arboriste agrippait la rambarde de fer froid. Devant lui, les oscilloscopes à sève s'affolaient. Les aiguilles traçaient des sillons erratiques sur le papier parcheminé, marquant l'agonie d'un équilibre maintenu par la taille chirurgicale des souvenirs. Ce qu'il contemplait n'était plus une panne technique, mais une métastase. Une tumeur de vérité dévorait son jardin purifié.

« La pression osmotique est instable », balbutia un technicien dont le visage, marbré de plaques de lichen grisâtre, trahissait une terreur abjecte. « Le réseau racinaire ne rejette plus les fréquences. Il les amplifie. Chaque arbre est devenu un haut-parleur. »

L'Arboriste ne répondit pas. Il sentait, jusque dans ses gencives, le picotement électromagnétique de la transmission. La ville entière, ancrée sur les fondations de l'ancienne civilisation et enlacée par les racines de la Forêt Royale, devenait un gigantesque récepteur. Dans les quartiers populaires, là où les citoyens s'agglutinaient pour consommer leurs pauvres fruits de mémoire, le désastre était total.

Dans un Bar à Sève clandestin de la Basse-Écorce, une douzaine de travailleurs

s'étaient réunis sur des banquettes de mousse synthétique. Ils espéraient la douceur sucrée d'un souvenir de plage ou le rire d'un enfant disparu. Au lieu de cela, leurs cerveaux reçurent une décharge de bile et de feu. Silas, un déchargeur dont les poumons crépitaient, se figea. Ses iris furent submergés par une montée de tanin sombre. Ce qu'il percevait n'était plus une fin d'été, mais la sensation physique d'un homme que l'on enterre vivant dans le terreau nutritif du Conservatoire, trente ans plus tôt. Il ressentait le poids de la terre sur son diaphragme, le goût des racines perçant ses globes oculaires, le hurlement muet d'un dissident transformé en chêne-liège pour effacer son nom. Silas voulut hurler, mais sa gorge n'expulsa qu'un exsudat amère. Autour de lui, ses compagnons se convulsaient, les doigts s'enfonçant dans leur chair pour tenter d'arracher leur crâne.

Le Cri Primaire se manifestait physiquement. La Grande Lignification, autrefois processus biologique lent, s'accéléra sous l'effet de la surcharge sensorielle. La détresse de la forêt activait les gènes dormants dans le sang des vivants. Dans les rues, la panique se propageait comme un incendie dans une pinède sèche. Une femme tomba à genoux au milieu d'un carrefour, foudroyée par la fréquence d'une exécution de masse datant de la Grande Purge de l'An 40. Sa peau prit la texture rugueuse d'une écorce de bouleau. Ses membres s'étirèrent, ses doigts se ramifièrent pour s'ancrer dans le bitume. Elle ne criait plus avec des poumons, mais avec ses fibres, une plainte de cellulose qui s'ajoutait à la cacophonie.

L'odeur de la ville changea. L'arôme habituel de métal rouillé fut submergé par une effluve d'humus frais et de sève fermentée. C'était l'odeur métallique d'une herbe coupée ferreuse, celle d'une nécropole qui se réveillait.

Au sommet de la Tour, l'Arboriste observa la forêt. Elle était secouée de spasmes. Chaque feuille vibrait à une fréquence si haute que l'air se tordait en mirages de chaleur. Les radios, les interphones, les simples fils de cuivre crachaient le Cri. C'était un entrelacement de millions de consciences, un tissu de remords déchirant le voile du dogme.

« Une symphonie de désobéissance », murmura-t-il, sa voix tremblante. « Elara... tu as transformé ma paix en un enfer de vérité. »

À quelques kilomètres, dans le nœud central du réseau racinaire, Elara était suspendue dans un exosquelette de câbles coaxiaux. Elle était le conducteur de cette tempête. Son esprit était un champ de bataille où les vagues électromagnétiques s'écrasaient. Elle sentait chaque branche coupée, chaque greffe forcée, chaque mémoire amputée. Sa rage alimentait le piratage. Elle injectait dans le flux xylémique la fréquence exacte du moment où la conscience humaine réalise qu'elle cesse d'être une personne pour devenir une plante au service de l'État.

Le résultat fut une éruption. L'eucharistie mémorielle, ciment du peuple, explosa. Le dogme de la Miséricorde par l'Oubli s'effondrait sous le poids des preuves sensorielles. Les citoyens ne pouvaient plus nier les crimes, car ils les ressentaient dans leurs membres. Le passé n'était plus une drogue, c'était un poison neurotoxique.

Des émeutes d'un genre nouveau éclatèrent. Ce n'étaient pas des foules réclamant du pain, mais des possédés mémoriels. Des hommes, les yeux injectés de chlorophylle, s'attaquaient aux statues des Anciens Arboristes, les griffant avec des ongles transformés en épines. Ils cherchaient à détruire les récepteurs, non pour faire cesser le bruit, mais parce qu'ils ne supportaient plus la dualité de leur existence : être un homme qui vit et un mort qui se souvient de sa propre fin.

La catatonie s'empara de secteurs entiers. Sur les places, des centaines de personnes restaient immobiles, les bras levés. Leurs corps sécrétaient une résine ambrée qui les soudait au sol. Le Grand Arboriste avait voulu une société de jardins ordonnés ; il obtenait une jungle de traumatismes.

Dans la salle de contrôle, les écrans montraient l'ampleur du désastre. Les Archives Muettes s'allumaient. La carte de la ville ressemblait à un organisme infecté par une

fluorescence maligne.

« Seigneur, la structure racinaire sous le Palais de Justice se soulève ! » s'écria le technicien. « Elles cherchent l'antenne principale ! »

L'Arboriste ferma les yeux. Il pouvait entendre le Cri désormais. C'était la voix d'Elara, portée par le souffle de tous les suppliciés. Le son était poisseux, chargé de l'odeur de la terre retournée. Il sentit soudain une douleur vive dans son flanc. Une petite pousse verte perçait la soie de sa tunique.

L'Arboriste tomba. La sève monta. Le dogme craqua.

Il regarda ses mains où les veines bleues devenaient des canaux de cambium sombre. La taille était finie. La forêt ne demandait plus la permission. Elle reprenait ses droits avec la mémoire de chaque hache l'ayant frappée. Le Cri Primaire monta encore d'un octave. Dans toute la nation, chaque transistor, chaque fibre de bois vibra d'un seul mot :

« Ressens. »

La société s'arrêta par une surcharge de vie trop longtemps réprimée. Les citoyens n'étaient plus des consommateurs de passé ; ils étaient le passé lui-même, hurlant dans le présent. L'effondrement n'était pas une chute, c'était une floraison carnivore. L'Arboriste s'agenouilla, ses os se changeant en bois de cœur. Il comprit que le silence ne reviendrait jamais. Car même si les hommes se taisaient, les arbres venaient d'apprendre à parler avec la voix des morts. Leur premier message était une tempête de douleur pure qui ne laissait aucune place à l'oubli.

Chapitre 20

L'Héritage de l'Écorce

Le ciel de la métropole stagnait comme une ecchymose violacée, saturé d'ozone et de pollens radioactifs. La ville, jadis pur-sang d'acier, n'offrait plus qu'une carcasse évidée à la Grande Lignification. Ce n'était pas une destruction, mais une digestion. Des racines, épaisses comme des cuisses de colosses, hissèrent le bitume des artères, fracturèrent les fondations des ministères et injectèrent dans les structures un suc primordial, chargé de l'amertume des siècles.

Elara marchait au milieu de ce chaos végétal avec une grâce spectrale. Elle percevait son corps comme une interface provisoire, une antenne de chair accordée sur un hertzisme sauvage que le reste du monde avait oublié d'écouter. Sous sa peau, le long des avant-bras, les veines arboraient la teinte sombre du bois de cœur. Son plasma ligneux coulait avec la viscosité d'une résine ancienne. Le silence qui pesait sur la cité n'était pas vide ; il vibrait d'une onde résiduelle, une symphonie de distorsions déposée dans les interstices de la matière. Chaque bourgeon de cette forêt urbaine agissait désormais comme un récepteur, captant les pulsations spectrales des morts pour les retransmettre en un souffle ininterrompu.

Elle s'arrêta sur la Place de l'Eucharistie. Au centre, un spécimen hybride colossal avait percé le sol : le corps d'un ancien haut dignitaire du Conservatoire. Ses membres s'étaient étirés en branches tortueuses, ses yeux remplacés par des grappes de baies d'un rouge vitreux. C'était la justice de la Lignification : l'homme était devenu l'archive de ses propres péchés, un arbre dont les fruits délivraient le goût de la cendre et du mensonge d'État. Elara posa sa main contre l'épiderme fibreux. Une secousse électrique fit claquer ses dents. Elle capta l'écho du Grand Arboriste : sa froideur clinique, sa certitude que l'oubli était la seule paix, mais surtout sa fêlure —

une peur panique du sauvage et du désordre de la vérité brute.

« Le temps des coupes est terminé », murmura-t-elle. Sa voix n'était plus qu'un froissement de papier de soie.

L'air s'épaissit d'une odeur d'humus noir et de cuivre oxydé. En s'enfonçant dans le district des Archives, Elara croisa une silhouette errante. L'homme, vêtu de haillons, pressait contre son oreille un vieux poste à transistors. Il restait hypnotisé par le grésillement, cherchant dans le chaos du spectre radio un fragment de souvenir pour combler le vide béant de son identité. C'était là l'héritage de la Grande Lignification : une humanité de fantômes, dépendante de l'exsudat des autres, incapable de se définir hors de la consommation d'un passé décomposé.

Soudain, une pulsation rythmique monta du réseau racinaire. La terre gémit. Elara s'immobilisa, ses sens en alerte. Ce n'était plus le murmure diffus de la ville, mais un signal clair émanant de la Forêt Royale. Elle entra dans une nappe de brouillard laiteux, une suspension de consciences en attente de réincarnation. Le contact de la vapeur sur sa peau était froid, électrique. Elle ne tenta plus de filtrer l'information. Elle devint le canal, le pont entre la chair et l'enveloppe suberisée.

Un sursaut de résistance physique la tordit. Ses articulations craquèrent comme des branches sous le poids du givre. La douleur fut brutale, une dernière protestation de la chair avant l'abdication. Le Grand Arboriste avait voulu tailler l'humanité comme un bonsaï ; il n'avait pas compris que la vie possède une volonté de désordre que nulle lame ne dompte. La forêt n'était pas un jardin, mais une insurrection biologique.

Elle atteignit l'entrée d'un ancien centre de recherche. À l'intérieur, les serveurs étaient envahis par des champignons filamenteux se nourrissant d'électricité résiduelle. Dans le reflet d'un écran noir, Elara ne se reconnut pas. Son visage pâle, strié de marques sombres, portait des yeux qui n'étaient plus que deux fentes de lumière verte. Elle s'assit sur un tas de décombres, sentant les courants telluriques

traverser sa colonne vertébrale. Elle percevait désormais le réseau complexe des racines comme un maillage de nerfs transportant des pétaoctets de mémoires brutes. Les souvenirs des opprimés circulaient comme des nutriments, tandis que les réminiscences frelatées des élites s'étouffaient dans des culs-de-sac de pourriture.

Le monde changeait de goût. L'amertume des débris mémoriels se diluait dans une humeur cuivrée, une vérité non filtrée, violente et authentique. C'était une eucharistie d'un genre nouveau : non plus une drogue pour oublier, mais un poison nécessaire pour se souvenir.

À travers la brume, l'égrégoire de la cité se dessina — une aurore boréale de données dansant au ras du sol. Elara tendit la main. La lumière s'enroula autour de ses doigts, tiède comme un souffle. Elle ne ressentit plus la paranoïa, mais une paix implacable. Elle n'était plus une fugitive. Elle s'évaporait dans sa propre légende pour devenir cette fréquence résiduelle que les survivants capteraient peut-être un jour.

Une dernière larme perla au coin de son œil de bois. Ce n'était pas de l'eau, mais une goutte de résine dorée, dense, emprisonnant une bulle d'air où flottait un souvenir d'enfance. La larme se figea instantanément, devenant un ambre précieux au milieu de la métamorphose. Le chapitre de la chair se refermait. Elara inclina la tête, prêtant l'oreille au signal final. Ce n'était pas un cri, mais le son d'une graine qui germe dans le crâne d'un roi, le bruit d'une écorce qui se fend pour laisser passer la vérité.

Le livre de l'écorce commençait, écrit en caractères de sève et de fer. Dans le silence des ruines, la forêt n'oubliait rien. Elle respirait. Elle attendait. Elle était devenue l'unique archive, monumentale et vivante, d'un monde qui n'avait plus besoin de noms pour exister.

FIN

Merci d'avoir lu "L'ÉCORCE DES SOUVENIRS"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)